



Les Enfants de Cayenne
Cédric Ferrand

Publication: 2010

Catégorie(s): Fiction, Horreur, Fantastique, Nouvelles

Tag(s): nouvelle

Auteur de jeu de rôles ayant abjuré ses créations et ancien collaborateur du magazine Casus Belli, Cédric Ferrand a également sévi comme relecteur de romans Warhammer et Warhammer 40,000 pour le compte de la Bibliothèque Interdite. Il coanime un blog où il aime détester la fantasy : <http://www.hu-mu.com>. En plus de parler de lui à la troisième personne du singulier, il publie son premier roman (Wastburg) chez les Moutons électriques et parle de son livre sur <http://www.wastburg.com/>. Il vit désormais à Montréal où il se départit progressivement de ses mauvaises manières de maudit français. Il est possible de lui écrire sur kedrik@gmail.com.

*Je me souviens encore de ma première femme
Elle s'appelait Nina, une vraie putain dans l'âme
La reine des morues de la plaine Saint-Denis
Elle faisait le tapin dans la rue de Rivoli*

*Mort aux vaches, mort aux condés
Vive les enfants de Cayenne
À bas ceux de la Sûreté*

*Elle aguichait le client quand mon destin de bagnard
Vint frapper à ma porte, sous la forme d'un richard
Il lui cracha dessus, rempli de son dédain
Lui mit la main au cul et la traita de putain*

*Moi qui étais son mec et pas une peau de vache
Moi qui dans ma jeunesse pris des principes d'apache
Je sortis mon 6,35 et d'une balle en plein cœur
Je l'étendis raide mort et fus serré sur l'heure*

*Aussitôt arrêté, fus mené à Cayenne
C'est là que j'ai purgé le forfait de ma peine
Jeunesse d'aujourd'hui, ne faites plus les cons
Car d'une simple connerie, on vous fout en prison*

*Si je viens à mourir, je veux que l'on m'enterre
Dans un tout petit cimetière, près de la porte Saint-Martin
Quatre cent putains à poil viendront crier tout haut
C'est le roi des julots que l'on même au tombeau.*

Auteur inconnu

Quand la fièvre baissa suffisamment pour que je me réveille, j'étais encore trop ensuqué pour deviner depuis combien de temps j'étais dans la cale de ce rafiote. En même temps, je n'ai jamais été très bon avec les chiffres sauf quand il s'agit de causer pognon, le seul patois que je pratique bien. J'avais la caboche complètement retournée, comme un lendemain de biture. Mes frusques puait la sueur et le bout de couverture jeté sur moi par mes co-détenus sentait la vieille nippe mouillée qui a pourri au fin fond de la corbeille à linge. Qu'est-ce que j'avais soif.

J'ai rampé jusqu'au seau et je l'ai fait basculer pour boire. Mais j'ai manqué mon coup et le contenu tiédasse m'est tombé sur le paletot. Les quatre autres ont aussitôt gueulé, en canon. Faut dire que ce seau rouillé, c'était la seule ration de flotte pour nous cinq. Avec ces quelques litres d'eau, nous devons nous rincer le gosier et nous laver. Au moins, avec cette douche improvisée, je daubais moins. J'avais eu de la chance de ne pas me tromper : de l'autre côté de notre cellule, il y avait un autre seau dont nous nous servions pour chier et pisser à tour de rôle.

J'ai pris quelques minutes pour reprendre des forces et je me suis adossé à la porte de la cellule. Quatre paires d'yeux m'ont crucifié et Le Cam m'a balancé :

— Alors, la Camarde ne veut pas de toi, Bourdeau ?

Le Cam, c'était un jeune Malouin de vingt piges. Depuis tout gosse, il avait relevé des paniers à crabe avec son daron. Le mal de mer, il ne connaissait pas. Il disait toujours qu'il avait été élevé à la dure par son père devenu veuf et qu'il n'y avait que le mal de mère qui lui retournait le ventre, quand il était minot. Avec lui, le voyage passait vite car il avait toujours une vieille histoire de marin perdu à raconter. Le Cam, il avait pris six ans pour avoir balancé son paternel par-dessus bord un jour où il en a eu marre de prendre des coups de trique pour que dalle. En rentrant au port, il avait raconté une histoire de déferlante qui avait emporté son vieux, mais un autre bateau avait repêché le corps dans ses filets dès le lendemain, et ça se voyait qu'il avait été saigné comme un porc. Les jurés bretons lui ont donné du bagne aussi facilement qu'on fout une torgnole à un môme.

À voir la taille des barbes de mes colocataires, j'avais dû être dans les choux pendant une bonne semaine. Comme notre cellule ne possédait pas de lucarne, le seul moyen de mesurer le temps était de se repérer aux changements de garde et au rythme des repas. Chaque jour, un prisonnier modèle faisait le tour des cellules pour vider le pot de chambre et remplir le seau de flotte. Mais les gardes, histoire de nous rendre dingues, ne faisaient rien à heure fixe. Une fois, on avait eu deux repas

coup sur coup et une autre, ils nous avaient fait jeûner pendant des plombes. Les rares moments où on voyait le soleil, c'est quand ils avaient besoin de main-d'œuvre pour briquer le pont : cinq couillons allaient frotter toute la journée en s'usant les genoux, mais au moins ils prenaient l'air.

Le Cam s'obstinait en vain à forcer la chaîne qui nous reliait par les pieds, nous, les cinq détenus de la cellule 16. Régulièrement, il s'allongeait sur le dos, calait ses pieds sur ceux de son voisin, Picon, et ces deux cons tiraient sur la chaîne comme des damnés dans l'espoir de voir un maillon casser net. Ils s'arrêtaient quand l'un des deux avait trop mal aux mains. Ils ne s'étaient jamais posé la question de savoir à quoi ça les avancerait de briser leurs amarres. Moi je savais à quoi ça pouvait les mener : quelques mois supplémentaires à purger une fois que nous serions arrivés à destination. Et, d'ici là, des courbatures inutiles.

Picon était du Nord. Son nom de famille était Van Quelquechose, j'ai jamais su le prononcer. Après la Der des Ders, où il avait appris à suriner du Boche à la chaîne, il avait trouvé du travail à Paris, aux abattoirs. C'est lui qui égorgeait les gorets et les moutons, au petit matin. Mais c'était pas un gars matinal alors il avait trouvé une place de casseur de pouces pour le compte d'un usurier. En allant à la chasse aux mauvais payeurs, il avait brisé le genou du beau-frère à un scribouillard qui émargeait à la Préfecture de Police. L'affaire était rapidement montée en mousse, l'argousin qui s'occupait de son dossier en ayant profité pour lui coller sur le dos deux meurtres jusque-là non résolus. Picon avait eu droit à une note salée pour un simple taquet à la guibole : dix ans en outre-mer.

— J'ai manqué quelque chose d'intéressant ? j'ai fini par demander à la cantonade.

C'est ce gros lard de Bougnat qui a pris la balle au bond :

— Je crois qu'il y en a un de la cellule 9 qui s'est pendu hier.

Et Le Cam de préciser :

— On ne sait pas trop comment il s'est démerdé pour que ses collègues ne voient rien. À mon avis, il a dû les faire chier sans arrêt depuis quelques jours, ils ont décidé d'avoir un peu de silence. Les matons n'ont même pas diminué leurs rations en représailles.

Mouais, rien d'extraordinaire. Une des cellules avait fait un peu trop de barouf au début de la traversée, et les gardiens avaient cogné si fort pour calmer ce ramdam qu'après avoir entendu le bruit des matraques sur les os des pauvres types qui se croyaient malins, l'envie de jouer les durs avait rapidement disparu, même chez les plus têtus. Bougnat prétendait que les matons faisaient ça au début de chaque croisière, histoire

de donner le ton dès le départ. Il se murmurait dans les cellules que les gardes-chiourmes avaient le droit de perdre un détenu sur dix pendant la traversée et que les blessés ne comptaient pas dans ces calculs.

Tiens, parlons-en, de Bougnat. Pas moyen de lui faire cracher les raisons pour lesquelles il était à l'ombre. Ce n'était pas un assassin, il était trop peureux pour faire couler le sang. C'était le genre de gugusse qui était bien planqué à touiller sa popote pendant que nous, nous étions au front à nous coltiner la boue de la Meuse et le plomb allemand. Les seules blessures de guerre auxquelles il pouvait prétendre, c'étaient les cicatrices qu'il s'était faites aux mains quand il épluchait les topinambours pour faire de la soupe froide aux gars de sa compagnie. Nous avions beau le travailler au corps, il disait que t'chi sur son passé. Il venait d'Issoire et sa famille possédait un commerce de papier. Ça ne devait pas être de gros notables s'ils n'avaient pas pu éviter le bagne à leur fiston. Depuis Toulon, Bougnat maigrissait car les rations n'étaient plus aussi grasses qu'à la maison. Si tout ce qu'on racontait sur Cayenne était vrai, sa graisse allait fondre rapidement.

On a fermé nos claques-merdes alors qu'un maton vérifiait par le judas si nous étions tous vivants. Les gardes n'aimaient pas trop nous entendre jacter, ils avaient toujours l'impression que nous étions en train de comploter quelque chose. Ils toléraient que nous chuchotions, alors nous ne donnions que dans la messe basse, par sécurité. Même pour raconter nos exploits passés au pajot avec bobonne ou pour évoquer nos anecdotes de poilus, nous ne haussions pas le ton. Enfin, je dis nous, mais Landot n'y arrivait jamais. Si au début de ses phrases, il modulait sa voix pour rester discret, au bout de quelques mots le ton montait systématiquement et un maton gueulait un bon coup en cognant sur notre porte pour que Landot arrête de moufeter. Il était donc devenu très avare en mots et opinait du chef en guise de réponse. Désormais ses tirades ne dépassaient pas trois mots de long. Il était donc difficile d'obtenir des détails sur sa vie : ancien instituteur vers Lyon, il avait tué le maire de son village parce que ce dernier se tapait Madame Landot pendant que Monsieur était à l'école. Il avait écopé de cinq ans.

Peu importe le sujet de discussion initial, nous dérivions à chaque fois pour en arriver à parler de ce qui nous attendait.

Le bagne.

De nous cinq, aucun n'avait connu d'ex-bagnard. Nous en étions donc arrivés à la conclusion qu'il n'y aurait pas de voyage retour. De ce que nous en savions, ceux qui ne mourraient pas de la malaria, d'épuisement

ou d'un coup de schlass donné par un autre prisonnier et qui arrivaient au bout de leur peine n'étaient pas libres pour autant. Ils devaient alors s'installer en Guyane pour un temps égal à celui de leur condamnation. Ils appelaient ça la relégation. Et habiter en Guyane n'était pas une sinécure, à en croire les on-dit : ceux qui survivaient à cette double punition arrivaient rarement à amasser assez d'oseille pour rentrer au pays. Les plus veinards pouvaient espérer devenir chercheurs d'or au fin fond de la jungle, ou bien subsister avec un petit gagne-pain en vivant des miettes du système carcéral, qui dominait toute l'économie locale. Bref, on prenait perpète dans tous les cas.

C'est Bougnat qui posait toujours la même question :

— Dis, Picon, tu me protégeras une fois là-bas ? Je ne veux pas devenir la pute d'un vieux détenu.

— Mais non, Bougnat, tu n'as rien à craindre avec ta tronche, c'est plutôt Le Cam qui devrait y passer, avec sa petite gueule d'ange.

Nous ne pouvions tout de même pas expliquer à Bougnat que le prix de la protection de Picon serait que le gros lard deviendrait la gagneuse attirée de l'ex-boucher. Ou la mienne, si Picon devenait trop faible pour défendre son cheptel.

Les matons ne se privaient pas pour nous donner un avant-goût de l'enfer en nous expliquant notre futur turbin :

— Vous allez patauger dans la bouillasse du matin au soir, c'est à en devenir complètement braque.

— À ce qu'on raconte, des fois ils perdent un gars à cause d'un crocodile qui se planque dans une grosse flaque de boue.

— Et faites gaffe de ne pas vous blesser : une plaie là-bas, c'est la gangrène assurée.

— En plus, votre travail ne sert à rien, il paraît que les arbres repoussent plus vite que vous êtes capables de les couper.

— Mon cousin m'a dit que le pire c'est quand il pleut, car après les moustiques pullulent pendant des semaines.

Plus le temps passait, plus l'inévitable s'imposait à nous : on avait bien merdé en se faisant pincer et nous avions tout le temps pour ruminer nos erreurs. Moi c'était d'avoir vu rouge face à ce petit con de bourgeois à qui ses amis avaient payé un dépuçelage. C'est pas comme si je n'avais pas l'habitude que Nina s'allonge pour un oui ou pour un non, le turf, c'est comme ça qu'elle gagne sa croûte. Ça aurait dû être un micheton comme les autres. Y'a pas : un maquereau ne doit pas faire de sentiment ou alors il doit savoir courir plus vite que les condés.

Nous vidions un seau, nous remplissions l'autre. Vous savez que vous vous emmerdez vraiment le jour où la colique de votre voisin de gauche est le seul sujet de conversation que vous avez avec celui de droite. On comprend mieux le sens de l'expression « Purger sa peine » une fois qu'on a vu un prisonnier se vider les viscères trois fois par jour. La justice est une sorte d'huile de ricin qui vous force à vous purifier en avalant encore plus de merde. L'avenir d'un accusé se résume à deux mots, proches l'un de l'autre : la relaxe ou le laxatif.

Le Cam nous faisait des commentaires sur l'état de la mer en fonction de la gîte, du tangage et d'autres trucs de marin. Il ne s'était jamais éloigné de plus de dix bornes de Saint-Malo mais il nous parlait de l'océan comme s'il était amiral. C'était sa manière à lui de croire qu'il était encore en terrain connu. Moi, c'était en me posant des questions sur des choses qui n'avaient plus d'importance : quel marlou allait s'occuper de mes greluches maintenant que je n'étais plus là pour prendre soin d'elles ? Ma Nina avait-elle déjà vidé mes affaires de notre boui-boui de la rue de Rivoli ? Est-ce que je serais libre si mon arme n'avait pas fait long feu alors que je visais ce poulet venu me cueillir ?

L'un dans l'autre, le temps a paressé en devenant un chapelet sans fin. Après un bon mois de plaisance (du moins, c'est mon estimation. Le Cam disait trois semaines), *Le Dauphiné* s'est arrêté sans prévenir. Les gardes se sont agités dans tous les sens et nous ont fait mettre debout dans nos cellules. Un docteur s'est pointé dans notre une-pièce-salle-de-bains, accompagné de deux gardes et d'un gratte-papier. C'est plus tard que j'ai appris que ce toubib était un avorteur qui bossait pour l'administration pénitentiaire, histoire de rendre sa peine moins pénible. À tour de rôle, il nous a pris le pouls, collé son stéthoscope sur la poitrine et maté les ratices. Pas un mot n'a fusé pendant son petit manège, nous attendions tous son verdict.

— Ces deux-là (il a pointé Bougnat et moi) aux Îles du Salut. Les autres, terminus.

Enfin un peu de veine dans cette histoire. La fièvre qui ne m'avait pas quitté pendant toute une semaine me donnait des airs de macchabée et le médecin m'envoyait avec le gros Bougnat dans le moins pire des bagnes. Faut avouer qu'entre mon physique d'épouvantail et son énorme bide, nous ne faisons pas de bons candidats pour les travaux forcés.

Par contre, Le Cam, Landot et Picon avaient droit à la totale : ils allaient descendre sur le continent et se faire avaler par la jungle. Picon m'a jeté un regard de haine, comme si j'avais pissé sur ses pompes. Les deux autres ont baissé les yeux car ils avaient compris que dans quelques

minutes, ils débarqueraient du purgatoire pour aller turbiner en enfer. Et c'était moi qui avais la garde de Bougnat maintenant.

L'un des gardes s'est accroupi pour détacher les trois perdants de la loterie, en commençant par Le Cam. Faut croire qu'à force de tripatouiller la chaîne, notre Malouin avait pété le cadenas, car le maton n'a pas été foutu d'ouvrir la serrure. Il s'est tourné vers celle de Picon, mais rebelote, la clef s'est coincée dans le mécanisme. Son collègue a mis son grain de sel en foutant une série de coups de pompe dans le verrou, mais sans résultat. Vaincus, ils se sont tournés vers le rond-de-cuir comme un seul homme pour annoncer :

— Bon, ben finalement, ces trois-là restent ici, ils iront aussi aux Îles du Salut.

Le plumitif a maugréé pour la forme, puis a raturé sa liste. Tout ce petit monde a disparu rapidement, la porte s'est fermée et nous nous sommes retrouvés en petit comité. Il a bien fallu dix bonnes minutes avant que l'un d'entre nous ne fasse un commentaire. Picon n'osait même pas toucher la clef, de peur que le cadenas s'ouvre.

Nous avons poireauté quelques heures, puis le bateau a repris la mer, direction l'archipel du Salut avec à son bord les quelques détenus qui, comme nous, avaient le cul assez bordé de nouilles pour échapper aux camps de travail.

Quand enfin, *Le Dauphiné* a mouillé près du ponton de l'Île Royale, les garde-chiourmes nous ont faits sortir de notre cellule et nous avons grimpé les escaliers, toujours enchaînés, pour accéder au pont du rafiote. La lumière, le vent marin, la chaleur... Nous étions complètement largués par la situation. Notre groupe a été le premier à être poussé sur la planche qui rejoignait la terre ferme. C'est Bougnat qui ouvrait la marche, avec moi en second. Autant vous dire que je priais pour que le gros ne glisse pas dans l'eau, car ils nous auraient tous entraînés par le fond s'il était tombé à la baille.

À terre, les six gardes chargés de nous réceptionner avaient une barbe de trois jours et étaient débraillés, ce qui tranchait avec nos matons rasés de frais coincés dans leurs fringues amidonnées. Avec leur fusil posé sur l'épaule, ils donnaient l'impression que la discipline n'était franchement pas la préoccupation première dans le coin.

Nous sommes arrivés sur le ponton et un garde du bateau est descendu derrière nous pour apporter la liste des prisonniers qui composaient le nouvel arrivage. Son confrère le plus proche sur l'île a pris le papelard et nous a demandé nos blases. Histoire de ne pas se faire remarquer dès

le début, nous avons répondu, mais le garde du bateau descendu avec nous nous a interrompu aussi sec :

— Le Sergent Priard ne supervise pas le transfert, aujourd'hui ?

Le type qui lisait péniblement la liste a eu l'air troublé par la question mais a fini par répondre :

— Ah ben, non, il est coincé à l'infirmierie, il a les tripes en vrac. Tu sais ce que c'est...

— Dans ce cas, je vais aller chercher notre capitaine, il nous faut un gradé pour signer les papiers.

Il a à peine fait mine de remonter sur la planche que l'autre a lâché la liste pour le mettre en joue avec son arme en gueulant :

— Toi, tu bouges pas sinon je te fais sauter le caisson !

Sur le bateau, les gardes ont mis la main sur leur arme d'ordonnance, imités par les autres gugusses sur le ponton. Notre erreur a été de ne pas nous plaquer au sol à ce moment précis. Les deux groupes de matons se visaient mutuellement, et l'imbécile acculé sur la planche a alors eu le mauvais goût de hurler « Mutinerie ! ». Un récital de détonations s'ensuivit. Les balles ont fusé dans tous les sens et l'une d'elles a fait son nid dans la caboche de Bougnat. Il s'est effondré lentement sur lui-même, comme trop fatigué de vivre mais encore plus vanné à l'idée de crever. On pouvait difficilement faire plus gros comme poids mort. Je me suis caché derrière son corps et j'ai fermé les yeux en priant pour que le saint patron des balles perdues pense à moi.

Quand j'ai repris courage pour affronter tout ce bordel, les détonations étaient plus rares et plus lointaines. Les soi-disant gardes de l'île avaient reçu des renforts car des compères attendaient derrière des caisses et des tonneaux, à quelques mètres de là, et tout ce petit monde avait pris d'assaut *Le Dauphiné*. Les derniers coups de feu que j'entendais provenaient de l'intérieur du bateau, où le capitaine et ses adjoints se faisaient proprement éliminer. Ça et là, des corps prouvaient que tout ce merdier avait coûté cher en vies humaines, comme d'hab'. C'est en me tournant vers mes compagnons de chaîne que j'ai vu que Landot avait pris une prune dans les boyaux. Comme aucun infirmier n'était présent sur le ponton, j'ai fait signe à Picon, qui était à l'autre bout de la chaîne, de choper un fusil pour dégommer cette saloperie de ferraille qui nous paralysait.

Ça ne devait pas être un manchot, dans les tranchées, le Picon, car en quelques tirs bien placés et une série de coups de crosse correctement ajustée, nous avons été libres. Sur le navire, les faux gardes faisaient déjà le tour des prisonniers restés sur le pont pour les libérer de leurs

entraves. C'est au cri de « Mort aux vaches ! » que tout ce petit monde fêta cette libération inattendue, tandis que Landot pissait son sang sur les planches vermoulues du ponton. J'ai demandé à l'un de nos libérateurs où se trouvait l'infirmier et il a gesticulé en direction du centre de l'île en bredouillant quelques indications entre deux hurlements de victoire. Picon, Le Cam et moi avons soulevé Landot par les bras et les jambes en laissant derrière nous la plus incroyable des bamboulas. Seuls ses cris de douleur nous confirmaient qu'il n'était pas encore clamsé.

J'avoue que sur le moment, j'ai pas trop fait attention au décor. Tout ce dont je me souviens, c'est d'avoir croisé des prisonniers en goguette mais que pas un ne nous a filé un coup de main. Ils étaient trop occupés à chaperder des trucs ou à lambiner.

Nous avons ouvert plusieurs portes, tombant d'abord sur les cuisines qui avaient été dévalisées, puis sur une salle de repos des gardes réaménagée en tripot. À l'intérieur, bien planqués à l'ombre, quatre gonzes étaient attablés avec des cartes et des bouteilles. Rien qu'à l'odeur, je savais que la partie durait depuis trop longtemps.

Landot a commencé à convulser, nous condamnant à trouver rapidement quelqu'un capable de lui faire autre chose qu'une saignée. Les gars qui tapaient le carton nous ont regardés comme si on dérangeait. Faut dire que je beuglais pour appeler le toubib, ça ne les aidait pas à se concentrer. On a posé Landot au sol alors qu'il tremblait de plus belle. Quand ma voix s'est étranglée à force d'hurler, j'ai entendu ce que disaient les beloteux :

— Le toubib, c'est pas celui qui a été enterré sur la plage à marée basse avec juste la tête qui dépassait du sol ? s'interrogeait un gros qui suait torse nu sur sa chaise.

— Non, tu confonds avec le fourrier. Le toubib, il a eu droit au massicot à Guillotin. Un médecin tué par l'invention d'un confrère, ça reste en famille comme ça.

Landot n'avait pas bézef de chance. Moi j'avais bien appris à soigner les engelures et les gerçures au front, mais quand ça pissait, ça me dépassait. J'avais pris la chemise de Le Cam pour éponger tout le jus de raisin qui coulait de la blessure, mais faire des mouillettes avec du sang c'est pas ça qui allait le soigner. J'ai glissé un doigt dans le trou d'entrée de la balle, histoire d'empêcher que ça gicle trop. J'en menais pas large et le Malouin commençait à tourner de l'oeil.

C'est Picon qui m'a surpris en attrapant le plus petit des joueurs de cartes par le colbac et en le secouant comme un prunier. Ses potes se sont

levés pour retenir Picon, mais comme il avait les nerfs en pelote, y'avait pas moyen de le faire lâcher prise.

— Y'a pas un autre médecin sur cette foutue île ? braillait Picon en soulevant le poids plume jusqu'à l'étrangler.

Le gros torse nu a compris qu'ils n'arriveraient pas à l'arracher du gosier de leur pote, alors d'un revers de bouteille en verre sur le crâne, il a assommé notre enragé du premier coup. Avec Picon dans le coltar, la tension a disparu sur le champ.

Alors qu'il aidait son compagnon de jeu à se relever, un des quatre larçons a lâché le morceau :

— De médecin, y'en a plus, mais y'a l'infirmier qu'est encore vivant. La Pogne, qu'y s'fait appeler.

Le Cam a enfin réagi en partant en courant et en appelant le dénommé la Pogne à tue-tête. Moi, j'avais ma main poisseuse coincée dans les viscères de Landot. Je faisais tout pour ne pas avoir à poser les yeux sur la serpillière de sang qu'était devenue la chemise de Le Cam.

Je ne peux pas dire que la discussion était cordiale avec eux, mais, en attendant l'arrivée de l'infirmier j'ai échangé quelques mots avec les quatre joueurs. Des banalités de détenu : T'as plongé pour quoi ? T'en as pris pour combien d'année ? Tu viens d'où ? Ah ben tiens, tu connais peut-être Untel ?

Ils ont fini par reprendre leur partie et moi je ne pouvais pas bouger, sinon le saignement aurait repris. Picon s'est réveillé sans s'énerver. Il m'a filé sa chemise car celle de Le Cam ne pouvait plus absorber grand-chose. Et j'ai épongé en remarquant que les convulsions diminuaient. Est-ce que c'était seulement bon signe ?

Le fameux la Pogne a débarqué un peu plus tard, avec Le Cam à ses basques qui portait une civière. Un peu trop jeune pour être compétent, mais il n'a pas paniqué à la vue du sang, ça c'était bonnard. Dans sa gibecière, il avait de quoi soulager Landot. Piqûres, pouls, auscultation : il a vite expédié tout ça pour embarquer son patient sur le brancard le plus rapidement possible. Nous n'avons même pas échangé un mot sur l'instant. Le Cam a pris la civière devant, j'ai pris l'arrière mais j'étais mal à l'aise avec ma main visqueuse. On est parti au galop direction l'infirmierie. Là encore, j'ai pas fait gaffe à la disposition des lieux ni à l'ambiance qui régnait. Je me suis contenté de suivre la Pogne en essayant de ne pas lâcher Landot dans les escaliers.

Une fois arrivés dans l'infirmierie, nous avons déposé le corps dans un lit vacant. Oui, je dis corps, car Landot ressemblait plus à un trépassé qu'autre chose. Dans le pageot d'à côté était allongé un malade dont la

tête était couverte de bandage. Il avait aussi des blessures au torse et sur les reins, comme s'il s'était battu contre plusieurs champions du monde de boxe en même temps sans que l'arbitre ne siffle la fin de la rencontre. Il était dans les vapes, car malgré tout le raffut que nous faisons, il n'a pas bronché.

La Pogne nous a foutus à la porte après avoir mis un masque couvert de sang sur la truffe. On ne pouvait plus rien faire pour Landot, c'était à la Pogne de faire un miracle pour l'empêcher de calancher.

Il se faisait tard, notre dernier repas remontait à loin. Picon et Le Cam n'avaient plus de chemise et se battaient contre les moustiques. Nous avons enfin pris le temps de regarder l'île où nous avons échoué. Nous avons erré au petit bonheur la chance, à la recherche d'un quignon de pain.

L'univers carcéral d'habitude si policé, si ordonné, avait totalement explosé. Toutes les grilles et les portes avaient été ouvertes, forcées ou arrachées. Les parties du bain autrefois interdites au commun des détenus étaient maintenant libres d'accès. Plus personne ne travaillait à la laverie, tout le linge sale traînait en tas et servait de matelas à un prisonnier voluptueusement enfoncé dans la pile de draps. Les bureaux administratifs étaient saccagés : la paperasse traînait par terre, le mobilier était renversé et certains avaient même chié sur les bureaux des gradés. Quelques bâtiments isolés avaient été incendiés et finissaient de se consumer lentement, laissant dans l'air une odeur âcre et des volutes de fumée. Les cellules étaient bien évidemment toutes vides : aucun captif digne de ce nom n'aurait pu tolérer de dormir en cabane alors que l'île lui tendait les bras. Seule la guillotine trônait encore au milieu de la cour, aucun prisonnier n'avait trouvé le courage de l'affronter de trop près. Par contre, étant donnée la flaque de sang à sa base, elle avait dû bien fonctionner ces derniers jours.

Éparpillés, des petits groupes s'étaient formés autour d'un feu ou d'une bouteille chapardée. Ces clans s'observaient du coin de l'œil pour voir ce que l'autre escouade avait réussi à marauder. C'est dingue comme les choses pouvaient mal tourner quand quelqu'un avait la maladresse de bouffer un sauciflard devant d'autres gars qui n'avaient rien pu escamoter niveau boustifaille. Quelques coups de poing, une planche en bois en guise de gourdin, une lame qui se mettait à briller dans la nuit et la tambouille changeait de main tandis que les perdants comptaient leurs abattis. Une fois le chef rassasié, ses complices se partageaient les miettes. Picon, Le Cam et moi n'étions pas assez nombreux pour avoir la

force de frappe nécessaire à ce genre de solution, à moins de tomber sur un gusse isolé. Alors nous cherchions un petit truc à barboter.

Nous sommes retournés en direction du bateau en suivant la traînée de sang que nous avions laissée derrière nous en emportant Landot. Cette trace n'était pas la seule sur l'île, d'ailleurs. Un peu partout, on trouvait des giclées de sang sur les murs ou sur sol. Ah bah une mutinerie, ça ne fait pas dans la dentelle. En cherchant bien, il y avait même des bouts de doigts ou de cervelle appartenant aux deux camps. Enfin, toujours est-il que nous sommes allés vers le bateau en se disant qu'il y aurait des restes de notre rata. Sauf que *Le Dauphiné* était sous bonne garde : une paire de détenus armés de fusil faisaient les quatre cents pas sur le ponton avec ordre de repousser les intrus. Nous n'avions pas encore assez faim pour tenter notre chance contre eux, sans arme qui plus est.

C'est Le Cam qui nous a sorti de la merde en ramassant des coquillages et des crabes sur la plage alors que la nuit tombait sur notre premier jour aux îles du Salut. Nous avons marché en suivant le rivage à la recherche de bois pour faire cuire la cueillette de notre Malouin préféré. Le bruit du ressac, le sable, l'odeur de la mer... Ça aurait pu être pas mal si nous n'étions pas prisonniers d'un bagne en mutinerie. En errant, nous sommes tombés sur les maisons des gardes : de jolies cases avec vue sur l'océan, petit jardin, terrain pour jouer à la pétanque, balançoire pour les enfants... Le hic, c'est qu'en s'approchant des bicoques pour trouver une casserole et une bouteille de pinard, nous avons vite compris que nous n'étions pas les bienvenus.

Il y avait de la lumière dans les mesures, alors je me suis approché pour jeter un coup d'œil par une fenêtre, histoire de. Ce sont les cris qui m'ont averti en premier. J'ai passé la tête au carreau et j'ai compris : la baraque servait maintenant de bordel. Les femmes des gardes étaient entassées dans la plus vaste des pièces, en piteux état. La bande qui les séquestrait les besognait à tour de rôle, sans ménagement. Le chibre à l'air, les mecs allaient d'une vulve à l'autre. Et ça hurlait, et ça pleurait et ça jouissait. Bon, moi j'étais du métier, alors il en fallait plus pour me choquer, mais eux, ils y allaient à cœur joie. Un gars m'a vu à la fenêtre et a ameuté ses compères. J'ai juste eu le temps de me tailler : deux malabars la bite au vent et armés de couteaux m'ont coursé avant de renoncer après cent mètres de galop dans la nuit.

J'ai rejoint Le Cam et Picon un peu plus loin, dans les vestiges d'un phare isolé du reste de l'île. Les lieux étaient déjà occupés par des jumeaux : les frères Jonlier. Bien urbains, les deux frangins : ils nous ont

fait une petite place autour du feu sans trop chipoter. Nous avons partagé nos coquillages et nos crabes en échange. Et puis nous avons parlé, parce qu'il n'y avait rien d'autre à faire.

Les Jonlier, ils avaient récolté dix piges car l'un des deux (ne me demandez pas lequel) avait violé une gosse du village d'à côté. Ça avait fait vilain et eux, pour se défendre, refusaient de dire lequel des deux s'était fait la gamine. Au procès, ils s'étaient entêtés et la môme n'avait pas pu identifier le coupable. Sauf que ça avait énervé le juge, qui avait préféré envoyer les deux au gniouf plutôt que de laisser le violeur s'en sortir.

Les frérots n'avaient pas participé à la révolte dès le début, ils ne savaient donc pas comment tout ce charivari avait commencé. Ils roupillaient en cellule quand ils avaient été réveillés par des coups de feu et des cris. Ça défouraillait à droite, à gauche. À un moment, un détenu avait ouvert leur cellule et ils n'avaient pas osé sortir tout de suite. Mais quand un garde s'était écroulé devant leur porte, ils s'étaient jetés sur son flingue pour détalier comme tout le monde en jouant du pétard, aussi bien sur les matons que sur les mutinés trop vicelards. Ils exhibaient le pistolet avec fierté, mais à mon avis il ne devait pas rester beaucoup de balles dedans. Depuis, ils chassaient les oiseaux dans ce coin de l'île en se tenant à l'écart du monde pour ne pas s'attirer d'ennuis.

Toutefois, alors que la fatigue nous achevait autour du feu de camp et que notre discussion devenait difficile à suivre, l'un des deux Jonlier a glissé :

— Finalement, Sagna, il les a bien baisés profond.

Je n'ai pas trouvé l'énergie pour lui demander qui était ce gusse. Je ne sais pas si c'est à cause de la fatigue et du bruit des vagues, mais j'avais l'impression que le vent charriait des cris humains venus du large. J'ai sombré corps et âme.

Je me souviens rarement de mes rêves, mais cette nuit-là, j'ai cauchemardé plein pot. Le récit des Jonlier s'est mélangé aux pires craintes qui m'avaient accompagné pendant la traversée pour me servir un sommeil agité sur mesure. Je déambulais dans une prison d'acier et de béton, la matraque à la main, la lampe-tempête dans l'autre. Tout était calme, propre, à ma main. Puis dans un bruit de métal rouillé, toutes les portes des cellules se sont ouvertes toutes seules, au même moment. Des geôles sont sortis tous les membres de ma famille : mon père, ma mère, mon oncle Guy, ma tante Alberte, mes cousins... Et d'autres gens aussi, que je ne connaissais même pas. Ils se sont avancés vers moi, m'encerclant totalement. Sans porte de sortie, j'ai lâché la lampe à pétrole au sol, qui s'est

brisée sous le choc. Tandis que le feu se répandait sous mes pieds, j'ai dégainé mon arme de service, visé la cible la plus proche et pressé la détente. Clic. Clic. Clic. J'ai insisté, mais mon pétard était vide. Trop tard, ils étaient déjà tous sur moi pour me...

C'est la Pogne qui m'a sorti de là en me secouant. C'était le matin.

— Hé, y'a ton pote qui veut te parler.

Après la traditionnelle minute de confusion du matin, j'ai compris qu'il parlait de Landot.

— Il va bien ? Comment ça s'est passé ?

— Ça devrait aller. J'ai trouvé la balle, j'ai recousu comme j'ai pu, et pour le moment, il est vivant. Tout ce que j'espère, c'est que ça ne va pas gangrener car je n'ai plus rien pour lutter contre l'infection, l'infirmier a été pillé dès le début de la mutinerie.

— T'étais un... Tu faisais partie des...

C'est toujours difficile de demander à un gars dans quel camp il est.

— Non, non, je suis client ici. J'aidais le médecin, mais je suis comme toi, j'accomplis ma peine. Enfin, accomplissais, car maintenant...

Nous avons laissé Le Cam et Picon roupiller et nous sommes partis pour l'infirmier. L'île était encore toute endormie, la chaleur ne s'étant pas encore réveillée.

Le voisin de lit de Landot était toujours dans les pommes. Les autres pensionnaires étaient plus assoupis qu'endormis : la douleur les tenait à la limite de l'insomnie et de la somnolence. Landot, lui, était réveillé : les calots grands ouverts, il avait même la bougeotte sous la couverture. Ça pouvait être un début de fièvre. J'ai tiré une chaise pour m'asseoir à sa droite et je me suis penché pour lui parler doucement, comme à un mort en sursis. Je suis à peine rentré dans son champ de vision qu'il m'a chopé la main, celle que j'avais mise à l'intérieur de son ventre, et s'est mis à la serrer pour la faire éclater.

— Ça va, Landot ? Tu tiens le choc ?

Je n'ai jamais été très bon avec les vœux de prompt rétablissement.

— Ah... Bourdeau, je voulais te parler. J'ai... j'ai un truc à te demander.

— Vas-y, je t'écoute. Tu veux... tu veux être incinéré, c'est ça ? Ou tu préfères qu'on te jette à la mer peut être ? que je lui ai dit, histoire de dédramatiser.

— Non, c'est pas ça. Viens plus près, ça doit rester entre nous.

J'ai collé ma tronche tout contre la sienne et nous avons repris.

— Dis, Bourdeau, tu m'en voudras pas, hein ? a soufflé Landot.

— Mais non, Landot, pourquoi tu voudrais que je t'en veuille ? Tu m'as rien fait.

Il s'est mis à murmurer comme un paroissien dans un confessionnal.

— Bourdeau... Je ne suis pas un bagnard. En fait, je travaille pour l'État, je suis fonctionnaire de police.

Ben voyons, mon Landot. Ce sont les piquêtes de la Pogne qui te font délirer ou bien c'est la malaria qui te fait déjà travailler du ciboulot ? Quel flic serait assez con pour goûter du bagne pour le plaisir ? À moins qu'ils aient anticipé cette révolte ? Non...

— Ah bon. Et tu veux quoi, l'absolution avant le grand saut ? j'ai riposté en faisant fondre mon sourire de circonstance.

— Non, écoute-moi. J'ai été envoyé en mission ici. Sauf que nous n'avions pas prévu toute cette merde. L'infirmier m'a expliqué à mon réveil que l'île est désormais aux mains des mutins. Moi, je suis coincé ici pour plusieurs semaines, mais toi, tu pourrais remplir la mission à ma place en fais...

— Wow, wow, wow. Tu penses sincèrement que je vais faire ton boulot de flicard sous prétexte que t'as pris une prune mal placée ? T'as pas dû lire mon dossier, j'suis pas un bon samaritain. Coups et blessures sur un agent de police en exercice, c'est ça qui est écrit, entre autres, sur ma condamnation.

— Tu ne comprends donc pas, Bourdeau ? Tout ce truc, les révoltés qui se prennent pour les rois du monde, à nous la liberté, ça ne durera pas. D'ici peu, Cayenne se rendra compte qu'il y a quelque chose qui cloche dans ses îles et à ce moment-là, ils vont débarquer ici en nombre et lourdement armés. Et ils ne se poseront pas de question : ils abattront tout ce qui bouge. Ça va être un vrai carnage et tu n'auras aucune chance.

Que tu dis, mon Landot, que tu dis. J'arriverai bien à profiter du boxon pour me barrer de là. Enfin, je crois. Merde, est-ce que je sais seulement comment naviguer avec une barque ? Je m'en fous, j'ai Le Cam pour ça. Mais pour aller où ? Toute la Guyane grouillera de bidasses rêvant de se farcir de l'évadé. C'est mort.

Je prenais mon temps pour répondre en faisant les questions et les réponses dans ma petite tête. Landot me regardait travailler de la cafetière, car il se doutait bien que mes choix étaient limités, le salaud. Plus j'y pensais, plus son marché de crevard me semblait moins incertain que mes autres options. C'est pas tant travailler pour les condés qui m'emmerdait que le risque de faire tout ça pour que dalle car un empaffé de la

Préfecture m'entourlouperait. Des mecs qui ont pris des risques pour rien, il y a en plein le Père-Lachaise.

— Allez, file-moi un coup de main et je pourrai t'obtenir une bonne remise de peine ou ta mutation dans une prison de la métropole. Peut-être même les deux si le juge est impressionné par ta bonne conduite.

Ah l'arsouille, il croyait m'attraper avec son vinaigre. Mais ses promesses ricochaient à toute berzingue dans mon bocal, je n'avais pas d'autre choix que de demander :

— T'as besoin d'un loufiat pour quoi ? Faut résoudre un meurtre ou alpaguer un maton véreux ?

Le regard de Landot a changé car il savait bien que j'avais la culotte baissée jusqu'aux chevilles et qu'il lui restait plus qu'à me... enfin vous comprenez.

— Ce n'est pas compliqué, tu as juste à retrouver un des gardes et à identifier un détenu. C'est dans tes cordes, non ?

— Faut voir. Des gardes, j'ai idée qu'il en reste nib en vie, ou alors pas en état de parler. Mais te rencarder sur un bagnard, ça je peux. Il faut me laisser du temps pour récolter deux trois tuyaux sur ton zigue. Mais je te préviens, je joue pas les mouchards, hein. C'est quoi le topo ?

Alors là, accrochez-vous, car Landot m'a sorti un conte de fées, genre « *L'Émile et une nuit* ». Si sa vie n'était pas en jeu dans cette histoire, j'aurais parié que c'était des bobards pour les mioches. Mais j'ai voulu y croire. En même temps, c'est normal, Nina disait toujours que j'étais un vrai gniard.

— Il y a quelques semaines, nous avons reçu une lettre d'un garde d'ici. C'était signé par un certain Antonin Battesti, un Corse, comme il y a beaucoup parmi le personnel pénitencier. Dans son courrier, il disait qu'il avait reconnu parmi les prisonniers un certain Alboury Mambety. Mais cette personne se ferait appeler autrement à Cayenne. Il prétendait l'avoir reconnu car il avait servi dans une tranchée de Bullecourt et que Mambety était alors officier là-bas. J'ai vérifié leurs états de service et c'est fort probable.

Un truc me chiffonnait quand même :

— Je ne pige pas. Si Mambety est bagnard, c'est qu'il a plongé pour un bout de temps. Donc, pourquoi se faire chier à sortir un condamné pour le juger à nouveau ? Il est accusé de quoi, ton gars ?

— En fait, l'ordre vient directement du Ministère des Armées. Le Capitaine Mambety est coupable de meurtres et de désertion en temps de guerre. Autant dire qu'il devrait avoir le droit à la peine de mort plutôt qu'à dix ans de bagne, si on en croit les textes de loi.

— Donc, ils t'ont envoyé risquer ta peau ici pour si peu ? Juste pour ramener ce type en métropole afin de le guillotiner alors qu'il est probablement déjà mort du typhus ou de la dengue ?

Landot s'agitait moins dans son lit, mais il confirmait l'absurdité du truc :

— Oui, c'est exact. Mon ordre de mission me spécifie d'entrer en contact avec Battesti en me faisant passer pour un prisonnier, car dans sa lettre, le garde insiste lourdement sur la corruption de sa hiérarchie et refuse de passer par le directeur du bagne. C'est d'ailleurs pour cela qu'il ne donne pas le nom d'emprunt de Mambety dans son courrier : il veut être certain de pouvoir négocier ce renseignement pour avoir un poste en Corse afin de pouvoir rapatrier toute sa famille là-bas.

Bonne poire que j'étais, je trouvais que ça sentait pas bon, les salades que Landot essayait de me faire avaler. Plus amères que la chicorée, même. Une lettre de dénonciation, un flic sous couverture, un officier en vadrouille : tous les ingrédients pour une bonne soupe aux emmerdes. J'ai résumé :

— J'ai donc un garde corse à retrouver, qui me dira le faux blase de Mambety. Je te trouve ce péquin et toi, en échange, tu coupes la ficelle que j'ai aux pieds.

— Oui, avec une attestation de ma part confirmant ta collaboration avec les services de police, le juge sera certainement amené à commuer ta peine.

La présence du *certainement* me plaisait autant que des morbacs au cul, mais il n'y avait pas à gamberger, c'était un fameux coup à tenter. Une poignée de questions bien placée et je pouvais revoir Nina dans quelques années.

— Banco, que j'ai dit.

C'est là que je me suis dit qu'il fallait que je le ménage si je voulais qu'il soit vivant pour raconter notre petite combine. J'ai donc insisté pour qu'il se rendorme après lui avoir fait jurer qu'il ne dirait pas aux autres que j'étais comme qui dirait son indic. Je ne m'en faisais pas trop : s'il avouait qu'il était flic, Landot se ferait dessouder aussi sec par le premier venu.

— Eh, Landot, tu crèves pas, hein. J'ai pas de cureton sous la main pour te foutre en terre car l'aumônier d'ici, ils se sont servi de son crâne pour faire sonner le tocsin. Alors repose-toi, je viendrai baver avec toi dès que j'en saurai plus. Fais pas le con et écoute ce que la Pogne te dit de faire.

Il n'avait pas entendu mes derniers mots : il ronflait déjà.

L'infirmier attendait que j'en aie fini avec mes chuchotements pour venir changer les bandes sur le visage tuméfié du voisin de lit de Landot. Notre petit tête-à-tête ne l'avait pas réveillé, mais la douleur s'en est chargée quand la Pogne a mis à nu sa trombine mâchurée. Il était temps pour moi de vider les lieux.

Plutôt que de retourner au phare rejoindre mes deux larrons, j'ai flâné dans les baraquements. Ma première occupation n'était pas de poser des questions mais de trouver une arme en cas de pépin. Je déteste me faire braquer ou prendre des châtaignes sans pouvoir rendre la monnaie de sa pièce à l'importun. Localiser l'armurerie a été facile en demandant mon chemin à deux Bédouins occupés à tendre des couvertures avec de la corde pour faire une tente entre deux arbres. Quelques salamalecs plus tard, je savais comment me rendre à la vieille poudrière dont la porte défoncée présageait du pire. Comme de bien entendu, les lieux avaient été consciencieusement vidés de la moindre douille par les insoumis. Il ne restait que le sang de l'armurier sur le comptoir, en guise de signature. Même les caisses de bois contenant les armes et les munitions avaient disparu. Le ménage avait été bien fait. Je suis donc retourné errer dans les bâtiments à la recherche d'une arme improvisée.

Je pensais trouver une hache dans un cabanon à jardin, mais quelqu'un m'avait déjà précédé là : il ne restait qu'un râteau rouillé auquel il manquait une paire de dents. J'avais déjà vu plus pratique pour faire du combat rapproché. Le manche était trop fin pour faire une matraque à ma poigne. Ce dont j'avais besoin, c'était d'un bon gros bâton qui ne se fendra pas au premier choc si mon adversaire avait le ciboulot trop épais. Rien dans cette remise ne me convenait. C'est en retournant vers les cuisines que je suis passé devant la guillotine.

Je ne l'imaginais pas si petite. La lame était tranchante, ça oui. Pourtant, je me voyais mal manier le couperet pour planter la couenne de mon agresseur. On approchait de midi car l'activité reprenait. Je devais avoir l'air louche à traîner autour de l'échafaud car de plus en plus de monde me regardait de travers tandis que j'essayais de voir si je pouvais déboîter la lame en forçant sur le cadre en bois.

— Hep, toi, qui t'as permis de toucher à ça ? a hurlé un courtaud qui portait un pistolet à la ceinture.

Il avançait vers moi en continuant de bramer :

— Ouais, c't à toi que j'parle. T'es un mec à Sagna ou bien ?

Je ne savais pas quelle était la bonne réponse à sa question. Plutôt que de prendre le risque de le voir dégainer, j'ai pris la tangente au grand

galop. Ça devenait une habitude depuis que j'avais posé le pied sur les Îles du Salut.

Les cuisines, donc. Aussi vides que le lit de ma tante Alberte, qui est vieille fille. Pas un radis moisi ou une pomme talée à se mettre sous les dents. Envolés les couteaux. Même les louches en métal avaient été fauchées. Je n'allais pas visiter tous les recoins de cette fichue île pour que dalle. À la plonge, il y avait assez de tuyauterie pour que je finisse par arracher un tube long comme mon avant-bras. J'avais foutu de l'eau de partout sur mon pyjama rayé, mais le prochain qui me parlerait de haut allait perdre des quenottes.

À force de marnier aux cuisines, la faim est venue me chatouiller la glotte. Je suis sorti pour me mettre à l'affût derrière une porte. Coup de bol, je n'ai pas poireauté bien longtemps avant de voir passer un maigrelet qui portait un plateau avec de la viande de piaf sur une assiette. Je suis sorti de ma cachette en prenant mon air le plus malsain, celui que je prenais avec les michetons qui pensaient pouvoir baiser à l'œil avec mes filles. J'ai fixé des yeux le petit bout de barbaque et le petiot m'a regardé jouer avec mon tuyau avec l'air de ne pas avoir envie d'y goûter. Je n'ai même pas eu à prononcer de menace, il a déposé le plateau par terre avant de reculer sans oser me tourner le dos. Bon appétit.

Il y avait de quoi s'empiffrer pour deux sur le plateau. C'était une sorte de poulet des îles bien dodu, avec des patates sautées à la poêle. Il y avait même une boutanche de rosé et une assiette de fruits frais. À croire qu'un vrai cuistot traînait sa toque dans le coin. Manquait plus que le frometon, tiens. Je me suis assis tout en haut d'une des tours de surveillance des gardes pour becqueter en solitaire tout en gardant un œil sur la basse-cour : des poules qui ont tué le paysan sur un coup de sang et qui se rendent compte que non seulement le poulailler est fermé à clef, mais qu'en plus elles n'ont plus de graines à picorer.

Je ruminais mon casse-dalle sans trop savoir par où commencer à sonder le terrain sur Battesti. Poser des questions, c'est chercher à recevoir des gnons. La moitié du plateau m'avait calé le bide, les restes feraient un bon frichti pour plus tard. J'étais en train de me demander comment j'allais emporter les rogatons pour pas me les faire filouter, quand j'ai remarqué qu'un ostrogoth m'avait rejoint sur mon perchoir. À sa manière de saliver en fixant mes miettes, il en disait long sur sa disette. Son carême forcé le rendait aussi rassurant qu'un obus de 50mm qui tombe à tes pieds sans exploser : tu n'as pas réellement envie de l'asticoter pour savoir pourquoi il n'a pas pété. Même avec ma barre de fer en renfort, j'allais perdre un bon repas dans l'accrochage. Les énergomènes qui ont

réellement faim tabassent avec bien trop de désespoir pour que ça vaille le coup de se mettre en travers de leur chemin. Ça fait que j'ai pris sur moi de jouer les désintéressés. J'ai poussé le plateau dans sa direction et j'ai misé sur l'option charité chrétienne :

— Tiens, t'as l'air d'en avoir plus besoin que moi.

Il ne s'est pas fait prier, l'affamé. Il a tout englouti dans sa gueule en une seule bouchée, puis il a lentement essayé d'avaler le tout sans s'étouffer. Profitant qu'il avait le gosier bien occupé, j'y suis allé de ma petite question :

— Dis voir, tu connais pas un mec qui s'appelle Battesti, par hasard ? C'est un garde, je crois.

Il s'est arrêté de chiquer son repas pour hausser les épaules, puis a repris sa mastication méthodique.

— Non, je te demande ça, parce que si je pouvais apprendre quelques trucs sur lui, je pourrais sans doute t'avoir d'autres gueuletons de ce genre.

Là, le contenu de sa bouche est passé d'un seul coup dans sa gorge. Sa tuyauterie n'était pas faite pour laisser passer une telle quantité de bouffe. Son corps a hésité un instant à s'étrangler, mais de guerre lasse, il a cédé. Et sa voix a pu se faire entendre :

— Ça dépend. Qu'est-ce que tu veux savoir sur Battesti ?

— Oh ben les classiques : quel genre de gars c'est, où est-ce qu'il crèche, qu'est ce qu'il lui est arrivé depuis la mutinerie...

Nous étions maintenant assis côte à côte avec les quilles qui pendaient dans le vide. Plus bas, la canaille grouillait au soleil. Ça cognait fort, sans un pet de zef. C'en était presque à vous faire regretter l'ombre du mitard, pour un peu.

— Battesti, il était pas du bon côté des barreaux. C'était pas seulement un geôlier vachard comme les autres, c'était une teigne qui abusait de son petit uniforme et du coup de trique. Tout le monde sur l'île rêvait de se le farcir, car il jouait toujours au saligaud. Même les autres Corses voulaient qu'il rentre au bercail pour avoir des vacances. Le Tabasco, qu'on l'appelait, à cause de trois trucs : les piments, le tabac et les passages à tabac.

J'ai dû avoir l'air bête, car il a précisé :

— Ben oui, c'est avec des piments de Cayenne qu'ils fabriquent le Tabasco. Et Battesti, il aimait bien boulotter ces piments forts en croquant dedans, pour montrer qu'il était balèze.

— Et le tabac, c'était parce qu'il fumait ?

— Oh non, il ne fumait pas lui. Par contre, il contrôlait la vente du tabac sur l'île. Je sais pas s'il recevait ça par le courrier maritime ou s'il était en contact avec le continent, mais c'est vers lui que devaient se tourner les détenus et les matons. Et le fumier en profitait pour pratiquer des prix normalement taxés d'escroquerie par les juges. Mais comme personne n'avait les moyens et le courage de lui faire concurrence, ben il nous mangeait la laine sur le dos. Du coup, tout le monde avait affaire à lui à un moment ou un autre. C'est comme ça que je peux t'en parler, il m'a arnaqué comme les autres.

— Et pour les passages à tabac, je pige facilement.

— Au fait, moi c'est Congieux et toi ?

— Bourdeau. Mais dis, t'en parles au passé, c'est qu'il a claqué ou bien ?

C'est vrai, cet aspect de l'histoire me chagrinait. Les Corses avaient déjà pas la réputation de parler facilement, alors mort...

— Je ne l'ai pas vu depuis le début des évènements. Mais connaissant la réputation du zoziau, il ne faut pas t'attendre à le retrouver vivant. Si ce ne sont pas les mutins qui l'ont liquidé, alors c'est sa femme ou un autre Corse qui lui a fait la peau. C'est peut-être le seul truc de bien dans tout ce boucan.

Je m'attendais à devoir courir un marathon, mais à peine parti, j'étais déjà arrivé au fond d'un cul-de-sac.

Ma déception devait se voir car Congieux a ajouté :

— Mais bon, je dis ça, je dis rien.

Tu parles, mon neveu, t'as surtout pas envie de voir s'envoler le prochain repas.

— Tu sais où il nichait, ton Tabasco ?

— Oula non, le quartier des matons et des familles, il n'y a pas un détenu qui était autorisé à s'y rendre avant le grand tintamarre. Même le paradis est plus accessible. J'ai aucune idée lequel c'était, son logement de fonction.

Ah oui, tiens, si sa guitoune de fonctionnaire lui a été attribuée, alors son nom doit bien apparaître quelque part dans un bureau. C'est bien leur genre, ça, de tout noter sur un registre. Il aurait peut-être laissé l'autre nom de Mambety dans une lettre ou un testament. Faudrait fouiller dans le merdier de l'administration pour trouver.

Congieux supportait mal de me voir cogiter en silence, alors il a relancé :

— Eh, sinon, tu me demandes pas ?

— Te demander quoi ?

— Ben pour quoi je suis tombé, pardi.

— Non.

J'ai délaissé la tour de surveillance et Congieux, qui criait de là-haut :

— Mais sinon, pour mon prochain en-cas, ça sera quand ?

Direction les bureaux administratifs, donc. C'était une zone sinistrée peu fréquentée par les détenus qui savaient qu'il n'y avait là rien de potable à palper. Des tables et des chaises en vrac. Tous les dossiers du personnel étaient éparpillés à terre. Plusieurs comiques avaient copieusement pissé dessus. J'essayais de ne pas respirer par le nez mais ça chlinguait trop dans le bureau. J'ai entassé une pile de papelards pas trop mouillés et je suis sorti fissa au grand air pour lire tout ça tranquillement, à l'ombre d'un arbre.

J'avoue, je n'ai jamais été un rapide en lecture. Disons que je suis dans une corporation qui ne favorise pas la curiosité intellectuelle. En me forçant un peu, je suis quand même tombé sur le numéro du pavillon en bord de plage où Battesti vivait avec sa bourgeoise. J'étais bon pour marcher encore un coup jusqu'à la grève.

La bonne nouvelle, c'est que la case en question n'était pas celle des excités du poireau. Par contre, la piaule était dans un sale état : à en croire l'état des meubles, ça ne s'était pas passé en douceur par ici. M'est avis que Madame Battesti n'avait pas cédé facilement aux mutins. Elle avait visiblement empilé des trucs lourds derrière la porte pour la bloquer, mais les gars étaient passés par une fenêtre après avoir caillassé la vitre. La parfaite maîtresse de maison devait être maintenant à quelques dizaines de mètres de là, avec un ou deux queutards vautrés sur elle. Il n'est jamais trop tôt pour changer de turbin.

J'évitais la chambre des mioches, sans intérêt, pour me concentrer sur les affaires du père Antonin. Quelques vêtements trop courts pour moi, des journaux de la métropole d'il y a six mois, un tableau de ce que j'imagine être un village corse typique... La dèche. Ah si, dans un secrétaire, des lettres envoyées par la famille : chère maman, je vais bien, il fait beau, le petit a fait une dent, blabla... Une jolie collection d'almanachs Vermot en train de jaunir au soleil. Et surtout, un brouillon gribouillé d'une lettre tout ce qu'il y a de plus sérieuse :

... j'ai l'honneur de vous rendre compte des faits suivants : un officier déserteur qui commandait autrefois un régiment de tirailleurs sénégalais lorsque les tragiques événements de la tranchée 164 se déroulèrent est actuellement présent en outre-mer. Cet officier, le Capitaine Alboury Mambety, est détenu ici même, sur l'île Royale où je suis présentement garde depuis ma démobilisation. Usant

d'un faux nom, cet individu purge une peine de travaux forcés ridiculement faible alors qu'il est recherché pour désertion et trahison dans le cadre de ses anciennes activités militaires. C'est pourquoi, en souvenir de mes camarades assassinés pour la France par des Sénégalais sanguinaires, je me permets de faire mon devoir de bon Français en vous...

Je ne connaissais pas la tranchée 164, mais ça avait dû être un sacré merdier pour que l'Armée ait absolument envie de remettre la main sur Mambety. Il avait dû au moins castrer un général. La question du jour : où étaient donc les corps des gardes et des enfants ? Si les émeutiers avaient refroidi tout ce petit monde, ça devait faire un sacré bon paquet de clamsés. Or, sauf erreur, je n'avais pas vu de charnier sur l'île. Encore que je n'avais pas visité tout le gourbi. Mon petit doigt me disait que la puanteur de la charogne m'aurait averti s'ils avaient creusé une fosse commune pour y foutre tous ces trépassés. Il fallait que je retourne poser des questions à un insurgé ou deux.

Avec un morceau de ficelle trouvé chez les Battesti, j'ai attaché mon tuyau à la guibole, car si je le gardais en main, ça ne m'aiderait pas pour tailler le bout de gras amicalement avec le premier venu. On a le sens des convenances ou on ne l'a pas.

J'ai donc pris mon air le plus nonchalant pour me donner des manières de mutin tanné de ne rien faire. Se fondre dans la masse. Je me suis approché de trois julots qui avaient trouvé un drôle de jeu. Ayant trouvé une longue ficelle et capturé une mouette, ils avaient attaché la cordelette à une patte de la volaille. Elle tirait sur sa laisse comme elle pouvait en volant le plus haut possible, mais les trois zozos tenaient bien fort. On aurait dit un cerf-volant vivant. Bien sûr, si j'étais écrivain, j'aurais pu faire de belles phrases sur les hommes libérés qui s'empressent d'enchaîner quelqu'un d'autre pour se sentir encore plus libres, mais je ne suis pas Albert Londres. Mais je peux vous dire que l'oiseau allait s'épuiser et finir en rôti.

Encore une fois, j'avais l'impression d'entendre comme des gémissements, sur la plage. Mais puisqu'il y a des mouettes rieuses, ça doit également exister, les mouettes pleureuses, non ?

Trop occupés à faire joujou, les trois types ont refusé de me faire la causette malgré plusieurs tentatives pour rentrer dans le jeu. Nous n'étions pas du même monde, que voulez-vous.

Près des douches, je suis tombé sur un petit replet qui avait une tête sympathique. Mais quand je lui ai demandé où étaient les corps des gardes morts pendant l'assaut, il s'est contenté de sourire bêtement et de rire, sans doute aussi rond qu'une queue de pelle. Et il ne me répondait

pas, ce bêta, il se gondolait comme si j'étais un comique troupier. J'ai envisagé de lui faire passer le goût de me prendre pour une poire grâce à ma barre de fer quand dans un éclat de rire, il a ouvert la bouche en grand. Sa langue pendait à moitié dans la gueule, uniquement retenue par un petit bout de viande. À mon avis, il s'était mordu mais n'était pas arrivé à la sectionner en plein. Ça pendouillait comme un bout d'escalope mal dépecé, une sorte de baveuse mal charcutée qui saignait encore. À deux doigts de dégoûter, je me suis carapaté vite fait sans demander mon reste.

Barbouillé, je me suis perdu un moment dans le quartier des cellules avant de croiser la route d'un petit attroupement de détenus. Il y avait là une demi-douzaine de forçats qui attendait en file devant un cachot, en babillant de tout et de rien. Pour faire couleur locale, je me suis mis au bout de la colonne et j'ai dégoisé avec le frérot de devant :

— Y'en a pour longtemps, à ton avis ?

Grand maigre, les cheveux ratiboisés, il a descendu ses deux calots sur moi avant de répondre :

— Ça dépend de ce que les gars de devant vont demander. Faut espérer qu'ils vont faire simple, sinon t'y seras encore demain. Moi c'est juste pour avoir un petit souvenir d'ici.

— Ah ben moi, pareil que toi, dis donc, ai-je répondu sans savoir de quoi il parlait.

On a échangé quelques fadaïses sans les penser, puis je suis revenu à la charge :

— Tiens, toi tu le sais peut-être : ils les ont foutus où, les gardes ? C'est pas qu'ils me manquent, mais je trouve bizarre de ne pas en voir un seul, même mort.

Il a regardé à droite, puis à gauche. Puis il s'est mis à me marmonner :

— Pour les morts, j'ai vu les moricauds les transporter jusqu'au ponton et les jeter dans l'eau après les avoir dépouillés. Même les corps des bagnards tués pendant la charge, ils les ont foutus à l'eau. Mais ce que je trouve le plus étrange, c'est que l'océan n'a rejeté aucun des corps. Je veux dire, avec le nombre de clabotés qu'ils ont flanqué au bouillon, on devrait bien trouver un ou deux canés que les vagues ne veulent pas, non ? Pourtant...

— Et les gardes vivants et leurs familles, ils sont où, alors ?

Il n'a pas eu le temps de répondre car quelqu'un est sorti de la cellule devant laquelle la file indienne attendait. On a tous tourné la tête dans sa direction.

Torse nu, le ventre rempli de saindoux bien en évidence, le gros se pavait pour montrer ce que tous attendaient : un tatouage qui lui couvrait une partie de l'avant-bras droit et qui représentait une sirène avachie sur un rocher. Sauf qu'elle avait des crocs dignes d'un lion et le sourire carnassier qui va avec. Il avait sans doute fallu des heures pour réaliser cette petite merveille avec de l'encre fauchée dans le bureau d'un greffier et une aiguille rouillée prise dans les poubelles de l'infirmerie. Le bras saignait encore un peu, mais la fierté du propriétaire était plus forte que la douleur.

De ma petite expérience, les tatouages sont aux bagnards ce que les galons sont aux bidasses. Plus tu en as, plus tu as d'autorité. Mais moi, les médailles et les dessins sur la couenne, ça n'a jamais été mon fort.

La grande asperge avec qui j'avais sympathisé était désormais trop occupée à admirer le chef-d'œuvre et à expliquer à ses semblables ce qu'il voulait se faire tatouer dans le dos. J'avais eu mon lot de réponses, j'allais devoir m'en satisfaire.

Je suis retourné glander à la recherche d'une aubaine. J'ai avisé un noiraud avec une canne à pêche improvisée qui avait trituré une épingle à nourrice pour en faire un hameçon convenable. Ça n'avait pas l'air de mordre des masses, alors je me suis permis de discuter. Son patois d'Africain n'était pas facile à comprendre, mais on a fini par s'accorder.

Il s'appelait Fetnat et travaillait pour Sagna, dont il était le morutier atitré. Il faisait partie des premiers insurgés à être passés à l'attaque sur ordre de leur chef. Il avait pourtant l'air paisible, à pêcher au soleil, mais ce type avait sans doute massacré une poignée de pauvres types pour pouvoir décaniller de sa cellule. À l'entendre, Sagna était un saint homme. D'accord, il s'était retrouvé au bain pour avoir imité Bonnot en braquant une paire de banques, mais le portrait que me faisait mon pêcheur était exemplaire. Sagna était plus droit qu'un i, se préoccupait des siens, voulait réunir même les Blancs sous sa bannière...

Par contre, dès que j'ai essayé d'en savoir plus sur le commencement de la mutinerie, mon bronzé a fait semblant de ne pas comprendre. Sagna et ses hommes n'avaient visiblement pas d'armes mais étaient passés à l'action avec une efficacité du feu de dieu. D'ailleurs Fetnat n'était pas blessé, un véritable coup de pot étant donné qu'il avait dû affronter à mains nues de nombreux gardes armés pour se prétendre libre. Plus j'y pensais, moins je pouvais imaginer un gars aussi calme que Fetnat sauter à la gorge des matons. Où alors, son Sagna devait être sacrément persuasif.

Mes questions devaient le gonfler car plus je posais des questions sur son patron, moins il parlait français, ce conaud. Je l'ai donc laissé à sa pêche alors que le soleil commençait à se baigner dans la mer.

Mais tout ça ne me disait pas s'il y avait des gardes survivants, et si oui, où ils se planquaient.

Je suis retourné voir mes quatre beloteux préférés, qui n'avait pas bougé leur popotin de la table de jeu. C'était à se demander comment ils se débrouillaient pour bouffer. Ça aurait été plus simple si j'avais pu apporter une boutanche de pinard, mais le picrate c'est le second truc réquisitionné, après les armes, par les révolutionnaires de tout poil. Je me suis tiré une chaise pas trop loin de la table de jeu et j'ai regardé les gusses jouer, sans l'ouvrir dans un premier temps. Ils ont pris leur temps pour m'oublier mais se sont finalement remis à tchatcher comme si de rien n'était.

— Sinon, t'as des nouvelles de Picardon ?

— L'ex-ratichon qu'a plongé pour avoir tringlé des chiards ou bien c'lui qui m'devait du pèze ?

— Ouais, celui qui t'avait acheté ta tocante. Rebelote et dix de der, au passage.

— Ah lui, cet enfioté, il a senti le vent tourner et il s'est acoquiné avec les nègres. C'est à moi de distribuer, non ?

— Non, c'est à mézigue.

— Tu peux donc dire adieu à ton flouze, car t'en prendre à un des gars de Sagna, ça veut dire devoir te coltiner sur le râble tous les bamboulas. T'en auras jamais fini avec eux.

— Sauf que j'ai ma petite idée pour me truffer le Picardon en douceur, sans témoins. Il prend régulièrement une périssoire, la nuit, pour se rendre sur l'Île St-Joseph, incognito. Ça doit avoir rapport avec ce qu'il traficote pour Sagna.

— J'y vais à Coeur.

— Putain, faut vraiment être dingo pour y aller sur St-Jo. Moi, rien qu'à entendre leurs cris, ils me foutent les miquettes.

— Ce qui m'étonne le plus, c'est qu'ils aient encore la force de crier, ces crèves-la-faim. Sans flotte, sans bouffe, ils doivent ben être tous crevés là-bas, non ?

— C'est ce qui me fait dire que le boulot du Picardon, c'est justement de les maintenir en vie. Je serais pas étonné si c'est pas du ragoût qu'il leur apporte en cachette.

— Il doit vouloir les garder vivants pour négocier. Genre « Vous nous laissez peinarde et on vous relâche quelques matons avec les mouflets. » Si ça se trouve, en échange du directeur du bagne, il peut obtenir des rations pour quelques mois, le Sagna.

— Ah parce que tu crois que l'État français va sauver les roustons d'un dirlo de bagne même pas foutu de mater une bande de sauvages ? Tu rêves...

Tout frétilant d'avoir enfin une piste, je me suis éclipsé sur la pointe des pieds, direction le port. Comme je le prévoyais, la barque de Picardon était à côté du *Dauphiné*, donc sous surveillance. Si je voulais faire un tour sur St-Joseph, j'allais devoir y aller en pataugeant.

Les frangins Jonlier nous avaient affranchis sur la disposition des trois îles du Salut. Nous étions sur l'Île Royale. Au nord, il y avait l'Île du Diable qui servait aux exilés politiques à qui personne ne devait parler. Au sud, c'était l'Île St-Joseph, avec des casemates de fortune pour les fouteurs de merde qui pourrissaient à l'ombre sans avoir le droit de jacter. C'était l'étape juste avant la guillotine : si tu ne changeais pas de comportement après ton petit stage d'humilité sur St-Joseph, tu montais à l'échafaud.

Si je voulais trouver le personnel pénitencier, je devais donc rejoindre St-Joseph à la nage. Une île avec un saint, j'en connaissais une avant, puisque je me baignais à hauteur de l'Île St-Louis quand j'étais gavroche. Mais la Seine, elle ne faisait pas des vagues à la con et elle n'était pas salée. L'eau d'ici, elle était étrangement limpide, ça ne me donnait pas confiance. Et pis, les requins...

J'ai caché le tuyau sur la plage et je me suis foutu à la baille sous le clair de lune. J'avais encore de beaux restes de mon ancienne vie de petit baigneur, mais j'ai cru plus d'une fois que j'allais y passer. J'ai senti des drôles de choses me frôler les pattes, je me suis pris les pieds dans des algues, j'ai bu la tasse plus souvent qu'à mon tour, et j'ai fini par atteindre cette saleté d'île. J'ai pris mon temps pour reprendre mon souffle. Les hurlements qui s'échappaient des geôles n'incitaient pourtant pas au repos. Dans un coin de l'île était dressé le cimetière des matons. Il n'y avait pas de tombe fraîche.

Une fois de plus, l'odeur m'a alerté en premier. Ça sentait le vieux poilu pris dans les barbelés depuis huit jours et que personne n'avait pu décrocher, même de nuit. Il n'y avait pas un chat dans les couloirs de la taule, mais en jetant un oeil aux judas, j'ai eu confirmation que les gardes étaient bien là. Maigres comme des portefeuilles en fin de mois, ils croussaient telles des endives de cachot. L'enfermeur enfermé. Ça puait la

mouscaille. Des grosses mouches bien grasses zigzaguaient d'une merde à l'autre. Enfermés à trois par cellule, ça donnait dans la promiscuité. La pisserie et les pleurs se mélangeaient au sol pour former de la boue avec la terre battue. J'ai vu des traces de morsures sur l'un, une jambe avec une fracture ouverte en train de faisander, deux gamins en tas en train de se décomposer dans un coin et j'ai gerbé tout ce que je pouvais. C'était reparti comme en 14 : les tremblements, les nausées, la bile qui me vrillait le bide. C'était pas pour rien que je n'étais jamais monté en grade.

J'ai cogné à chaque porte en cherchant à localiser Battesti, sans résultat. Tout ce que j'ai récolté, c'est des plaintes, des gardes-chiourme qui m'imploraient de les achever et des gars prêts à jurer qu'ils s'appelaient Battesti si ça pouvait les sortir de là. Heureusement pour moi, j'entravais rien au patois corse, j'ai donc échappé aux détails. Bien évidemment, pas moyen de mettre la main sur les clefs et les portes étaient trop épaisses pour tenter quoi que ce soit.

J'ai filé fissa dans le reste de la petite île pour ramasser deux trois fruits, c'était la moindre des choses que je pouvais faire pour eux. Je suis revenu avec des baies sauvages que je ne pensais pas toxiques. J'ai ouvert la trappe de surveillance de la première cellule venue pour donner le contenu de ma cueillette aux locataires. Je n'avais pas pensé qu'ils se battraient comme des chiffonniers pour bouffer. J'ai entendu un choc sourd quand l'un d'eux a plaqué l'autre occupant contre la porte histoire de lui piquer sa part. Des cris, une voix de mioche nasillarde gueulant « Mon nez, mon nez, il m'a mordu le nez ce connard ! » et le bruit des poings contre la chair, encore et encore. Quand ça s'est enfin calmé et que j'ai pu passer un coup d'œil par la lucarne, plus rien ne bougeait dans la geôle. Mes fruits avaient été écrasés pendant la rixe mais ils feraient le délice des mouches.

Si j'avais eu mon fusil d'ordonnance et ma baïonnette réglementaire, j'aurais pu faire un petit quelque chose pour le reste des rescapés. Mais là...

Je suis retourné jusqu'à la plage en chialant, sans savoir si c'était à cause de ce que je venais de voir ou bien si c'était parce que je réalisais que ma réduction de peine venait de s'envoler à tout jamais.

Le retour à la nage s'est fait avec beaucoup de lassitude, surtout que les courants jouaient contre moi, contrairement à l'aller. Je peinais, je me fatiguais, mais le ressac me ramenait systématiquement au large. J'avais dû avaler deux litres d'eau de mer à ce stade des opérations. Tout à coup, j'ai senti quelque chose ou quelqu'un m'accrocher les nougats et me tirer par le fond. J'ai crié sous l'eau, j'ai refusé de regarder ce que ça pouvait

être et j'ai balancé des coups de pied au pif. Mes poumons étaient vides. J'ai cogné quelque chose, car j'ai entendu un drôle de craquement quand j'ai martelé le truc ou la chose d'une série de coups de taloche. Le même bruit que quand on prend une branche de céleri et qu'on la casse en deux. L'étreinte sur mes panards s'est relâchée, j'ai nagé comme j'ai pu en direction de la surface. Mais je me suis vautré dans les pommes avant d'y arriver, pour sûr.

Comment je suis arrivé à rejoindre la plage ? Je ne sais pas. Tout ce que je sais, c'est que quand j'ai enfin ouvert un oeil, il faisait encore nuit et j'étais allongé sur le plancher des vaches. La mer n'avait pas voulu de moi et m'avait recraché comme un coquillage vide.

La nuit, donc. Et la faim, encore une fois. J'ai retrouvé mon bout de tuyau là où je l'avais caché et je me suis dirigé vers les cases des surveillants, car je voulais encore croire qu'il y aurait bien un truc à grailler qui aurait échappé au pillage. Fouiller m'a pris du temps, mais je n'ai rien trouvé. J'essayais surtout de me tenir éloigné de la maison des baiseurs fous. J'allais devoir oublier cette histoire à dormir debout et retourner avec Le Cam et Picon pour essayer de tirer notre épingle du jeu. Faudrait peut-être qu'on pense à s'allier avec les plus forts, pour une fois.

Au détour d'une des maisons, je suis tombé nez à nez avec le petit gars à qui j'avais barboté la viande le matin même. Mais ce con était maintenant accompagné d'un mastard tout en bestialité équipé d'une solide écumoire en fer en guise de matraque. Le petit m'a aussitôt pointé du doigt en cafardant :

— C'est lui, M'sieur Léon, c'est ce goinfre qui m'a braqué pour me prendre le repas de M'sieur Sagna.

L'écumoire s'est levée dans la nuit, j'ai pas eu le temps de la dévier avec mon tuyau que je la prenais en plein dans le tarin. J'ai lâché mon arme en tombant au sol et le gros Léon a enchaîné en m'attendrissant la bidoche à coup de pompes.

— Tiens, pignouf, c'est de la part de Sagna. Si tu fais encore chier, je te crève comme Battesti. Sauf que toi, t'auras moins de baraka que lui et tu finiras pas à l'infirmerie.

Il a mis un point final sous la forme d'un crachat de gros glaviot avant de repartir en jubilant rien qu'à l'idée de raconter à ses frelots de mutinerie comment il m'avait maravé.

Ça commençait à faire beaucoup, niveau castagne et grosse pétoche. J'avais besoin de voir La Pogne pour qu'il me rafistole et surtout, de

réveiller le voisin de chambrée de Landot pour lui causer entre quatre yeux. J'ai titubé jusqu'à l'infirmerie en évitant de croiser qui que ce soit.

La Pogne a soigné ma gueule d'empeigne après m'avoir foutu dans les pommes avec de l'éther. Il devait me remettre les os du nez en place et je ne me sentais pas d'attaque pour faire ça à vif. Quand j'ai émergé, ce n'était plus un nez, c'était un véritable groin. Je pouvais dire adieu à ma petite gueule d'amour. Pour le reste, c'était un coquard, des bleus et quelques côtes fêlées.

Je ne sais comment, La Pogne arrivait toujours à faire de la tortore pour ses pensionnaires. Un peu de gruau, un verre de piquette, un fruit pas mûr : c'est pas possible comme on devenait moins exigeant en convalescence. J'ai tout avalé sans prendre le temps de mastiquer, prenant même la part de ceux qui étaient encore trop engourdis pour bâfrer. Et puis je suis allé secouer l'enrubanné qui piquait un petit roupillon.

— Eh, Battesti, faut que je te parle.

Il a ronchonné pour le principe, mais il était conscient, pour une fois.

— Quoi, qu'est-ce qui se passe ?

— Dis voir, Battesti, qu'est-ce qui s'est passé dans la tranchée 164 ? ai-je attaqué.

Il a pris aussitôt une quinte de toux pas possible. Quand il a retrouvé son souffle, il a balbutié :

— Vous êtes du Ministère ?

— C'est exact. Sergent Landot, pour vous servir. Nous avons bien reçu votre lettre, mais faudrait voir à nous en dire plus.

— Mais, si je vous déballe tout, vous allez me l'accorder, ma mutation ? Où sont ma femme et mes enfants ?

— Du calme, du calme. Ils vont très bien, ils sont actuellement à bord d'un rafiote de la Marine qui mouille au large. Ne vous en faites pas pour eux, ils sont en bonne santé. Mais, dites-moi plutôt le vrai nom du Capitaine Alboury Mambety, que je puisse faire rapidement mon rapport.

Je sais, j'aurais dû avoir honte de l'emperlificoter comme ça. C'est pas à mon âge qu'on se refait.

— Dites Sergent, vous étiez où, pendant la Grande Guerre ? a-t-il changé du tout au tout.

— Oh ben comme tout le monde, dans les tranchées.

— Non, je veux dire, quelle affectation ?

— Mitrailleur. Et vous ?

— Nettoyeur de tranchée. C'est comme ça que je me suis retrouvé dans la tranchée 164. Fin 1917, mon unité avait subi de lourdes pertes et nous n'étions plus assez nombreux pour être véritablement efficaces dans

notre besogne. C'est à ce moment-là que le Haut Commandement a décidé de nous adjoindre une unité spéciale composée uniquement de Sénégalais. Ils étaient marrants, à leur arrivée : c'était la première fois qu'ils voyaient de la neige. Ils avaient les doigts qui gonflaient à cause du froid. Des vrais sauvages, mais ils avaient leur utilité : la nuit, ils devenaient réellement impossibles à remarquer, ces cons. Enfin, sauf quand ils souriaient, si vous voyez ce que je veux dire...

— Et c'est Alboury Mambety qui commandait cette unité ?

— Oui, c'était lui le chef de tribu, enfin le capitaine, quoi. Ses troufions étaient quand même rudement endurants. Même blessés, ça bronchait pas dans les rangs. Mais bon, un chien, c'est pareil, si c'est bien dressé dès le début, ça moufte pas. Par contre, c'était chiant, les negros ne parlaient pas la langue, ils savaient à peine dire schleu ou rutabaga. En revanche, quand il fallait faire le ménage chez les Boches, ça ne lésinait pas : et vas-y que je te trucide ça comme si c'était du bétail. On disait même que quand ils n'avaient plus de rations de combat, ils bouffaient le cœur des gradés allemands, pour s'approprier leur force. C'est Paulin, un grenadier, qui les a vus faire une fois.

— Ils cohabitaient bien, avec les gens normaux ?

— Ah ça, oui. Bon, comme je vous disais, on leur parlait pas des masses, en même temps. Tant qu'ils foutaient pas le bordel, ils dérangeaient pas... au début. Mais en 1918, leur unité avait les meilleurs résultats de tout notre régiment. Le Capitaine Mambety était du coup très bien placé pour prendre une bonne place sur le tableau d'avancement. Un nègre capitaine qui dirige d'autres bananias, c'était pas gênant, mais s'il passait commandant, il aurait eu des Blancs sous ses ordres.

— Donc j'imagine qu'il y a eu des empoignades avec eux ?

— Euh, pas beaucoup en fait. C'est qu'ils étaient costauds, les gaillards. Chasser le lion à la lance, ça les avaient rendus forts comme des Turcs. Du coup, personne n'osait trop les engueuler, à part Mambety. Pis surtout... ben y'avait leur sorcellerie, là. Ils avaient des gris-gris, des os bizarres en chapelet et tout le tremblement. Quand ils prenaient un mec en grippe, ils vous l'envoûtaient et vous pouviez être certain qu'à l'assaut suivant, le type se prenait une balle ou un obus à tous les coups ou presque. Moi, j'ai rien vu directement, mais Plantier, un gars de l'équipe à Paulin, il les avait vu faire leurs cérémonies vaudoues et leurs messes noires.

— Et ça marchait leur truc ?

— Un peu, Sergent. J'ai vu plusieurs gars qui sont allés demander au Capitaine Mambety s'il ne pouvait pas faire quelque chose pour que leur

femme reste fidèle à la maison ou bien pour faire disparaître des hémorroïdes. Et ça marchait. Enfin, au moins pour les hémorroïdes. La rumeur disait que plusieurs Sénégalais qui avaient été touchés par des balles avaient miraculeusement guéri après que leur Capitaine ait sacrifié une poule et fait les rites appropriés. Remarquez, c'était peut-être que des borbards. En tout cas, j'ai vu plusieurs fois de mes propres yeux le Capitaine Mambety monter à l'assaut sous le feu des mitrailleuses boches sans se prendre un pruneau. Rien qu'à l'entendre hurler ses cris de guerre en Africain, les Schleus, ils faisaient dans leur froc. C'était pas humain, même pour nous.

— Mais alors, que reprochez-vous au Capitaine Mambety ?

— Vous n'avez pas lu les rapports ? Je croyais que vous veniez de la part du Ministère.

Ah merde, coïncé. Voilà pourquoi je ne suis pas devenu bonimenteur comme mon père.

— Comme je ne suis que Sergent, je n'ai pas accès à ce genre de détails. Mais ça m'aiderait à comprendre, si vous pouviez m'en dire plus. On est l'un comme l'autre des soldats du rang, on se comprend.

Mon paternel faisait souvent ça avec ses pigeons : la solidarité de classe, épaulons-nous contre ceux qui nous spolient, toi et moi on est pareils...

— Oh, et puis c'est pas un secret d'état non plus. À l'occasion d'une grosse attaque orchestrée par notre état-major, le Capitaine Mambety et ses zoulous devaient nous précéder de nuit pour saper les défenses adverses. On appelait ça faire du lessivage. Pendant deux jours, tous les négros ont été bizarres. Ils ne mangeaient plus. Ils ne parlaient pas. Ils ne jouaient même plus aux cartes ou aux dés. Ça nous rendait nerveux. Et puis l'heure de passer à l'action est venue. Le Capitaine a commencé à jouer avec une sorte de tam-tam. C'était pas très discret, mais les Boches devaient être sur les nerfs. Le rythme du tambour s'est accéléré et ils sont entrés dans une sorte de transe. On avait reçu l'ordre de ne pas les approcher ce soir-là, mais quand ils ont commencé à égorger nos soldats, étripier nos sous-officiers et décapiter nos officiers, on a bien dû intervenir. Il y en avait de partout, ils étaient tous excités. Les Schleus n'ont pas eu à intervenir : on se canardait tous dessus dans la tranchée française. J'ai tiré toutes les balles que j'avais, j'ai bien dû descendre au moins un Blanc par inadvertance tellement c'était le bordel. On a été obligés de demander du renfort à des tranchées voisines pour arriver à les tuer tous. Quand la poudre s'est dissipée le lendemain matin, on a compté quatre

morts blancs pour un nègre abattu. Mais on a jamais retrouvé le corps du Capitaine Mambety.

Je me suis rendu compte à ce moment-là que toute l'infirmierie écoutait Battesti, à part Landot qui roupillait dans son pageot. J'avais déjà la réponse en tête, mais j'ai tout de même posé la question :

— Sous quel nom le Capitaine Mambety s'est fait coffrer ici ?

— Matricule 16389 : Désiré Sagna.

Et voilà, j'avais obtenu en moins de vingt-quatre heures la réponse que cherchait Landot. Nina, prépare tes miches, je vais bientôt rentrer à Paname. Le fils prodigue de la rue de Rivoli va revenir d'entre les morts.

Maintenant que Battesti avait craché le morceau, je me désintéressais totalement de lui. Je lui ai encore une fois confirmé que sa famille et lui rentreraient sous peu en Corse et je l'ai laissé ronquer tout son saoul. J'ai secoué Landot pour lui annoncer la bonne nouvelle, mais il ne réagissait pas. Je lui ai ouvert les yeux de force, pincé méchamment le bras : pas de réaction. J'ai aboyé pour prévenir la Pogne, qui est venu à son chevet immédiatement. Il a palpé un peu partout, écouté le cœur, senti la plaie. La sentence a fini par arriver :

— Il est dans le coma. S'il n'a pas rapidement accès à des médocs pour lutter contre l'infection, il ne se réveillera pas.

C'était bien moi, ça : dix ans à faire le maquereau sans jamais choper la chtouille, et du jour au lendemain, je devenais Monsieur Scoumoune. Tout ce que je touchais se transformait en fiente.

Il fallait donc que je stoppe la montée en puissance de Sagna pour que la mutinerie se casse la margoulette et que Landot reçoive des soins lui permettant de dire que j'avais bien travaillé pour la flicaille. J'avais plus de chance de gagner à la roulette russe.

En jacassant avec les malades de l'infirmierie, j'ai fait la connaissance de Riton, qui était voisin de cellule avec Sagna, à l'origine. Il avait pris un mauvais coup dans le dos aux premières heures de la mutinerie en tombant d'un toit. Il se tenait courbé comme un vioque. Il m'a fait signe de le suivre et nous nous sommes retrouvés sur la plage. Il ne voulait pas parler devant les autres, car il avait visiblement peur de Sagna. Pendant que nous jaspinions à l'écart des autres, il n'arrêtait pas de regarder derrière lui, comme si quelqu'un allait débarquer d'un coup de nulle part. C'est pas facile de parler avec un gusse qui prend peur au moindre craquement de branche. Il était givré, mais son histoire était intéressante car il m'a rapidement confirmé que la révolte sur l'île avait débuté sur ordre de Sagna, comme Fetnat me l'avait fait comprendre. Il racontait les

mêmes délires que ceux de Battesti et de la tranchée 164 : des Noirs énevrés que rien n'arrêtait et qui refroidissaient des matons à tout de bras. Le tout avec des chants étranges dans un patois pas très breton. Ce mariolle de négro savait y faire pour motiver ses troupes. Alors que je lui demandais des détails sur les hommes de Sagna et leur quartier général, Riton s'est figé sans raison. La nuit était en train de tomber, les ombres devenaient trop tarabustantes pour lui. Il se mit à rire comme un fêlé puis à tracer entre les arbres comme un lapin ayant vu un goupil.

J'étais de nouveau seul sans trop d'idées sur la suite à donner à tout ce fatras. Le Cam et Picon pourraient peut-être m'aider. Mais comment les embarquer là-dedans sans leur expliquer que je bossais en sous-main pour les condés ? Picon était une crapule, il serait le premier à me lapider s'il savait la vérité pour Landot et moi. Mieux valait encore ne compter que sur bibi.

J'étais encore à remâcher tout ça dans la noirceur quand les premiers échos d'une prière de mécréant se sont fait entendre. Je me suis avancé entre les arbres pour me diriger vers les chants. Ça devait être du créole, je ne comprenais rien. À mesure que j'approchais, le chant se faisait plus puissant. Caché à l'orée du bois, j'ai vu d'où venait cette bamboche : c'était une véritable procession qui partait d'une maison coloniale mastoc qui surplombait l'île et que je n'avais pas pu approcher plus tôt car elle était entourée de types équipés pour la chasse à l'éléphant. Une ribambelle de détenus défilait en psalmodiant leur charabia, le tout éclairé avec des torches tenues à bout de bras. Certains étaient armés des fusils réglementaires des gardes, d'autres suivaient le troupeau sans trop savoir quoi faire. Il se passait quelque chose, ils voulaient être de la fête. En tête du défilé, attifé dans une robe, se tenait le nègre qui donnait le tempo de la marche à suivre. La totalité des détenus de l'île devait être en train de marcher en colonne quand Sagna (ça ne pouvait être que lui) est arrivé devant *Le Dauphiné*, sur le port. Il s'est arrêté de marcher mais a continué à bieurler à la pleine lune tandis que le reste du cheptel se massait à côté de lui sur la berge.

J'ai profité du brouhaha pour me glisser dans la populace massée sur la plage. En jouant des coudes et en priant pour ne pas tomber sur Léon le cogneur, je me suis approché du bord histoire de comprendre ce qui se passait. Je ne pensais pas qu'il y avait autant de basanés dans ce baigne.

Le chant a cessé d'un coup, sans plus de raison qu'il n'avait commencé. Sagna s'est avancé lentement le long du ponton qui avait vu Bognat mourir d'un coup de biniou à poudre. Arrivé au bout, il a repris sa danse de la pluie, mais en solo cette fois. Il gesticulait comme s'il avait la danse

de St-Guy. Sur le rivage, des loupiotes sont apparues et se sont rapprochées en cadence avec les vagues. Tout le monde avait les mirettes rivées dessus.

C'était la barque de Picardon, qu'il ramenait tant bien que mal à la rame. À son bord, plusieurs surveillants solidement garrottés ensemble se demandaient à quelle sauce ils allaient se faire bouffer. La périssoire a accosté au ponton et des hommes de la garde personnelle de Sagna se sont approchés pour faire mettre les matons à genoux sur l'embarcadère rongé par l'eau de mer. Parmi eux, il y avait le directeur du bagne, certains mutins l'avaient reconnu. Il était surnommé le poivrot de Cayenne tellement il aimait bien la bibine. C'est lui qui pleurait le plus dans la bande.

Sagna a repris un chant avec sa voix grave et après quelques hésitations, la troupe a chanté en chœur le refrain même si elle ne semblait pas en piger le sens. Moi aussi j'y suis allé de ma petite participation pour faire couleur locale. Tout en maintenant sa mélopée, Sagna est passé derrière la file des six gardiens et a dégainé sans un bruit un large coutelas de dessous sa robe. La chanson a accéléré alors qu'il levait le bras pour décapiter sa première victime. La tête de l'ancien dirlo a roulé sur le ponton et a fini par tomber à l'eau en faisant plouf. Son corps sans vie a basculé en avant, et son sang a rejoint celui de Bougnat pour repeindre le bois usé. Sagna a rengainé et a mis les mains dans la flaque rougeâtre. Avec ses doigts poisseux, il a tracé des signes illisibles sur la coque du *Dauphiné*. Le son de ma voix avait doublé d'intensité sans que je ne m'en aperçoive, comme mes voisins. Ne pouvant plus dessiner ses symboles sur le navire faute de sang, le chef des révoltés a traîné le cadavre du directeur pour le balancer à l'eau. Le macchabée a flotté un instant, dérivant au gré des vagues, puis l'eau s'est mise à écumer soudainement autour de lui. J'ai eu l'impression de voir des paluches jaillir de la mer pour l'attraper, se l'arracher et finalement l'engloutir. Mais il faisait noir, je ne pouvais jurer de rien. Sagna a recommencé son petit manège avec deux autres gardes. *Le Dauphiné* a été recouvert de sang du gouvernail à la proue. Les dessins représentaient tantôt une étoile, tantôt des créatures cauchemardesques, tantôt des mots écrits dans un alphabet qui m'était inconnu.

Quand il a eu fini de barbouiller le rafiote, Sagna a zigouillé ses trois proies restantes. Avec leur sang, il a commencé à oindre le front de ses plus proches hommes. Tout à coup, la foule s'est activée : tout le monde voulait être béni par l'Africain. Comme le ponton ne pouvait pas accueillir tout le monde en même temps, seuls les plus forts pouvaient

fendre les rangs pour avoir droit à une imposition des mains. C'en était trop pour moi. Je n'étais plus hypnotisé par la scène : j'avais vu trop de sang en si peu de jours. J'ai essayé de fuir, mais c'était comme vouloir remonter un fleuve à contre-courant tellement les gens se pressaient autour de Sagna. Certains arboraient une main écarlate sur le torse, d'autres des signes biscornus. À mesure qu'il sanctifiait son public, Sagna rugissait :

— Demain, mes frères, demain, nous abattons notre colère sur d'autres négriers. Nous libérerons un autre bague, puis un autre et encore un autre. Nous sommes en marche et notre armée va inexorablement s'agrandir. Ce bateau va nous conduire sur le continent où nous ne serons plus jamais l'esclave de cette société qui nous a rejetés !

Les hourras succédaient à chaque harangue du même genre. La nuit allait être longue. J'ai croisé Picon qui ne m'a pas vu. Il s'était fait marquer par le nègre d'une tête de requin prêt à mordre. Le Cam ne devait pas être loin.

Mes chances disparaissaient aussi vite que de l'eau sur le sable sec. Ils allaient tous partir dans quelques heures pour prendre d'assaut une autre taule, gagnant au passage plus d'armes, plus de soldats. Ce ne serait bientôt plus une simple révolte, mais une redite de la Commune de Paris à la créole. Landot était foutu. Je pouvais encore virer ma cuti et rejoindre le camp de la canaille anarchiste, il n'était pas trop tard. Combien de temps survivraient ces frères de la côte avant de se chicaner pour une première bisbille et de commencer un règlement de comptes à l'interne ? Obéir à Sagna, supporteraient-ils ça plus d'un mois ? Moi non.

J'en étais à ces réflexions quand je me suis rendu compte qu'en tournant le dos à la plage, j'étais remonté en direction de la maison du directeur. Comme tous les miliciens étaient en train de se faire peindre la trogne en rouge, la maison était libre d'accès. Le rez-de-chaussée servait à stocker toute la tambouille pillée sur l'île et de nombreuses pièces servaient maintenant de chambrées pour les plus loyaux mercenaires. La baraque était tranquille, j'ai visité chaque pièce sans me presser. En cas de siège, ils avaient de quoi tenir une semaine. Sagna était donc forcé de faire un raid sur un autre bague pour approvisionner ses hommes. Sa quête de liberté pouvait très bien n'être qu'un prétexte pour son besoin de conquête. L'île ne pouvait faire vivre ses habitants, surtout maintenant que le chaos régnait.

Le premier étage était plus luxueux puisque c'était la grande turne du directeur, qui avait bien évidemment été réquisitionnée par Sagna. Les gars qui envoient d'autres gens se sacrifier au nom d'une cause ont

tendance à le faire depuis un endroit douillet. J'avais regardé par la fenêtre pour m'assurer que personne ne revenait déjà de la plage. Des tentures coupaient la piaule en plusieurs parties. Sur des feuilles de brouillon, des calculs faussement savants s'alignaient avec des croquis complexes : le même genre d'attrape-nigaud que les diseuses de bonne aventure griffonnent pour se donner une contenance face au chaland. Dans un coin, un petit autel trônait avec quelques bâtonnets d'encens qui dégageaient une drôle d'odeur. Au centre de ce petit temple improvisé se trouvait une étrange statuette représentant un homme puissant recouvert d'écailles et doté de nageoires qui semblait avoir été récemment fabriquée en terre cuite. Près du lit à baldaquin traînait la tenue d'apparat de l'ancien dabe : sapes de qualité, pistolets de cérémonie, sabre doré, chaussures qui brillent. J'avais à peine posé la main sur la crosse d'un des deux flingues que j'ai senti une présence dans mon dos. Me retournant, j'avais devant moi Sagna. Une pause. Ma main s'est resserrée sur le pétard sans que je le pointe sur mon interlocuteur : je savais par expérience que ça rendait certaines discussions houleuses.

Des lampions qui vous scrutaient avec envie comme si vous étiez un dessert, un coutelas encore ruisselant de sang dans de puissantes louches salies par la mort, un collier de colifichets au cou : Sagna savait vous mettre en confiance au premier regard. Comme je n'aime pas le silence, je l'ai brisé sur l'instant :

— Bonsoir, Capitaine Mambety.

Quelques gouttes de sang ont suinté jusqu'au sol pour s'écraser sur le tapis neuf.

— Soldat, je ne me souviens pas de toi.

— Oh, c'est normal, nous n'avons probablement jamais croisé avant. Mais je connais un peu votre carrière militaire. Surtout la tranchée 164, de fait.

Son regard carnassier est devenu celui d'un homme qui gamberge.

— Et vous êtes qui alors ? Le président de l'amical des anciens poilus de la tranchée 164 ? Vous venez chercher ma cotisation ?

— C'est plus tarabiscoté que ça, mais disons que le Ministère des Armées veut vous voir rappliquer en métropole. Histoire de solder des vieux comptes en souffrance.

— Vous pouvez dire à vos supérieurs que je ne redeviendrai pas instructeur, encore moins meneur de troupe. J'ai fait plus que ma part pour la France : il y a plus de sang sénégalais qui a coulé en France que de sang français n'a été versé au Sénégal.

Nerveux, le bougre.

— Pourtant, ce n'est pas ce que vous faites ici, en vous préparant à attaquer les terres guyanaises ?

— Ça n'a rien à voir : dans le cas présent, ces hommes sont libres de choisir leur combat. Je ne les ai pas arrachés à leur village malien pour les enrôler de force pour l'armée d'un pays qu'ils n'ont jamais vu. Je ne leur demande pas de creuser la terre gelée d'une nation qui les traite comme des moins que rien. Je ne les oblige pas à se battre contre le premier venu pour savoir qui possédera le charbon et la houille. Moi, je leur offre la liberté, celle de faire un choix.

Gagner du temps. Se rapprocher d'une fenêtre et sauter. Non, aller dans le même sens que lui pour l'amadouer. Le provoquer pour créer de la confusion et en profiter pour le dessouder. Lui proposer un marché... Beaucoup d'idées, mais aucune de bonne.

— Moi, ce que je ne comprends pas, c'est que vous ayez trahi la France dans cette fameuse tranchée. Pourquoi avoir attendu si tard pour vous révolter ?

Son coupe-coupe a changé de main, mais son regard est resté assassin.

— La tranchée 164 était un accident. Je n'ai JAMAIS voulu ce qui est arrivé. Mais le colonel en charge des opérations en voulait toujours plus de mes hommes. J'ai eu beau lui dire que même ma magie avait des limites et que je ne pouvais pas abuser sans fin de ces pouvoirs, il a insisté pour que je procède aux rituels malgré le risque de rupture qui existait. Je l'avais prévenu. Quand les choses ont... échappé à mon contrôle, je ne pouvais plus rien faire pour mes frères d'arme. Si un ordre est inapproprié, c'est le sommet de la chaîne de commandement qu'il faut remettre en question, pas celui qui exécute les directives.

— Mais quand vos zouaves ont dégommé leur propre camp, que vouliez-vous que la hiérarchie fasse ? Il fallait bien arrêter le massacre, non ?

— Vous n'y étiez pas, soldat. Mon unité a protégé leurs petits culs blancs pendant des mois. Nous dégraissions les lignes ennemies pour qu'ils ne risquent pas leur vie. Nous prenions les pires risques pour infiltrer les lignes allemandes. Avez-vous déjà déminé une tranchée de nuit, sans lumière ? Où saigné des sentinelles au couteau pour ensuite enlever un officier allemand avec pour obligation de le ramener vivant dans les lignes françaises pour qu'il puisse être torturé ? Savez-vous que votre précieuse hiérarchie n'attribuait même pas de masque à gaz aux tirailleurs sénégalais car elle considérait que c'était du gâchis ?

— Qu’auraient-ils dû faire, alors ? Se laisser saigner par des nègres pour s’excuser de la dureté de la guerre ? Comme s’il n’y avait que les Noirs qui étaient morts là-bas...

Note pour plus tard : les marabouts africains sont fiers. Ne jamais, au grand jamais, leur parler de haut.

Vite, changer de sujet. N’importe quoi, mais allumer un contre-feu.

— Et puis, c’est quoi cette histoire de braquage de banque pour laquelle vous êtes tombé ? Vous avez étranglé du Boche par brochette de douze mais vous n’avez pas été foutu de faire un casse dans un Crédit Agricole ?

Bingo, ça au moins, ça l’a désarmé pour un bout de temps. Au moins trois secondes.

— Je... En fuyant la guerre, je m’étais promis de ne plus utiliser ma magie. L’attaque de la banque s’est pourtant déroulée à merveille, mais les témoins ont rapidement fait un portrait de moi. Et comme j’étais plus ou moins le seul Noir qui vivait à Calais, ils m’ont vite mis la main au collet. Mais cette fois-ci, ils ne m’auront pas. Ça sera ma dernière charge.

— Vous pensez sincèrement que tout ce gourbi vaut le coup ? À combien de morts estimez-vous le prix de votre orgueil mal placé ?

Les veines de ses tempes ont subitement gonflé. J’allais y passer, mais au moins je voulais avoir le dernier mot. Au moins verbalement. J’aggravais les choses, inutilement :

— Vous critiquez vos supérieurs, mais vous ne valez pas mieux que votre colonel. Tout ce que vous lui reprochez, vous le faites ici, en créant des milices armées, en laissant crever des pères et des enfants dans des piaules sans lumière, en laissant des femmes se faire baiser à la volée par des soudards... Pas besoin de sortir de la cuisse de Lucifer pour se rendre compte que vous avez le cerveau encore plus pourri que celui d’un maréchal. Vous ne valez pas mieux qu’eux.

Il s’est tu. La satisfaction d’avoir gagné le duel des mots m’est restée un instant en bouche comme un bon Beaujolais. On a sa petite fierté, surtout face à un gradé qui a plus d’éducation. Puis la jubilation a tourné au vinaigre quand j’ai pensé à Landot qui devait déjà être devant Saint-Pierre.

La flûte à gros bec commençait à me glisser de la main car je transpirais. Ce gars-là était de la trempe de ceux qui ne changent pas d’idée et qui crèvent en tentant le tout pour le tout. Je devais prendre une décision. La fausse liberté ou le bagne volontaire ? Maintenir un système dégueulasse ou bien le remplacer par un truc probablement plus répugnant ?

Je n'avais toujours pas fait un choix quand Sagna a levé son coutelas bien haut pour me dessouder d'un coup propre.

Foutu pour foutu, autant partir avec panache : j'ai pointé mon flingue en direction de son palpitant puis j'ai appuyé sur la gâchette.

Le chien a frappé dans le vide, l'arme n'était pas chargée.

Quand je vous disais que cette île me portait la poisse.

Du même auteur sur Feedbooks

À Vau-l'eau (2010)

La cité s'appelle Vau-l'eau. Elle flotte comme un déchet qui surnage entre deux vagues d'une mer qui gigote. C'est l'ultime repaire des survivants d'une époque qui prend fin sous un déluge lavant le monde à grandes eaux.

Couverture de Patrice Larcenet.

Les Mauvaises eaux (2010)

Baptiste est en maison de repos à Cayenne. Son voisin de chambre est un drôle de bonhomme qui lui parle de Sainte-Marie-des-Ravines, un village perdu dans la jungle, et du fleuve local, qui déborde d'or. Une étrange fièvre s'empare alors de Baptiste.

Couverture de Patrice Larcenet.

La Soupe (2010)

Cette histoire est vraie. Les mauvaises langues diront que c'est son seul intérêt.

B***** est une petite ville de province, le chef-lieu de la petitesse. C'est l'été et le narrateur est nouveau dans le voisinage.

Couverture de Patrice Larcenet.



www.feedbooks.com
Food for the mind